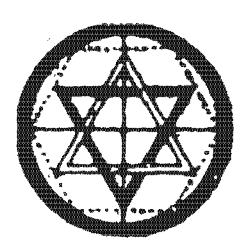
L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

69me VOLUME. — 19me ANNEE

SOMMAIRE DU N° 2 (Novembre 1905)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 5, rue de Savoie, à Paris-VIe. Téléphone — 818-50

Tout ce qui concerne l'Administration :
ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO, ANNONCES
doit être adressé à la

LIBRAIRIE INITIATIQUE

PARIS — 23, *Rue Saint-Merri*, 23 — *PARIS*

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

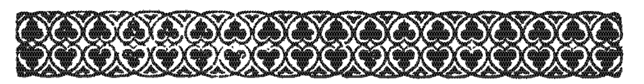
La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

Les Maisons hantées

(*Fin.*)

Nous avons passé en revue d'une manière très résumée et très exotérique, cette question des maisons hantées qui a passionné de tout temps, non seulement les occultistes, mais encore les profanes. Pour terminer cette petite étude, destinée à donner à nos lecteurs un aperçu des théories traditionnelles, il ne me reste plus qu'à rechercher quel doit être le rôle de l'étudiant devant un phénomène de hantise.

La première chose à faire est de s'assurer que les faits ne sont pas dus à la fraude. Pour cela il faut observer s'ils ont lieu seulement la nuit, si les phénomènes changent de place, si, en éloignant toutes les personnes suspectes, les bruits continuent, etc. Une fois acquise, la certitude que la fraude n'est pas consciente — il faudra rechercher le médium et ne pas oublier que lui aussi peut frauder, même *inconsciemment*.

La plupart du temps cette fraude serait du reste très facile à constater.

Pour découvrir le médium, le meilleur moyen est

d'éloigner les habitants de la maison les uns après les autres. Cela fait, il faut mettre le médium en observation. — Si on obtient la certitude, par l'examen des faits, qu'il ne triche pas, si on constate par exemple qu'une glace a été brisée *entre le bois et la brisure* (du dedans au dehors). Comme à Valence-en-Brie — on pourra alors examiner sa santé — on le trouvera naturellement presque toujours très affaibli, puisque c'est lui qui fait tous *les frais fluidiques* de la hantise.

On devra alors l'isoler et couper le lien astral entre lui et l'influence occulte — on n'oubliera pas le pouvoir des pointes, si bien employé à Adeville et à Valence-en-Brie. Enfin la clairvoyance pourra aussi être très utile en indiquant la raison de la hantise et son origine.

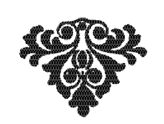
S'il s'agit, d'une hantise provenant d'un esprit retenu dans l'atmosphère terrestre par le remords ou une mission, on pourra faire tout cesser en lui facilitant cette mission, ou en intervenant pour que ceux qu'il a offensés lui pardonnent. Dans la hantise due à la haine posthume ou à la magie noire, il faudra retirer au sorcier son point d'appui astro-physique — et protéger la victime par la prière — si les troubles proviennent d'un objet physique dans lequel auraient été condensées des influences magiques agissant sur les élémentals, (cas de Bulwer Lytton). On ferait tout cesser en brûlant cet objet. En résumé, mieux on connaîtra les causes d'une hantise, mieux on pourra la faire cesser, mais dans tous les cas, le plus important sera de briser le lien fluidique qui

unit l'influence invisible à son point d'appui physique, médium vivant ou objet magiquement consacré.

G. PHANEG.

L'Ecriture Sainte et le nombre 9

Il est curieux de constater que tout groupement naturel des livres saints est un multiple de 9, la somme des chiffres étant 9. En effet, le nombre des livres de l'Ancien Testament est 45, et $4+5=9$; le nombre des livres du Nouveau Testament est 27, $2+7=9$; le total des livres de la Bible, 72, étant une somme de deux multiples de 9; d'ailleurs $7+2=9$. Si l'on groupe les livres historiques de la Bible, on trouve 27, et de même pour les livres moraux 27, nombre qui est encore un multiple de 9; le nombre des livres prophétiques de la Bible, 18, est encore un multiple de 9, car $1+8=9$; enfin le nombre des livres renfermant la loi de Moïse et Jésus, est de 9, $(5+4=9)$. A remarquer encore que les trois facteurs premiers 2, 3, 5 sont les seuls qui entrent dans tous ces nombres. En effet : $45=3^2\times 5$; $27=3^3$; $72=2^3\times 3^2$; $18=2\times 2^3$; $9=3^2$; $4=2^2$.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute Ecole, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

CAGLIOSTRO

Requête au Parlement pour sa femme

Monsieur le marquis de Launay. Je vous fais cette lettre pour vous dire de recevoir dans mon château de la Bastille le sieur comte Cagliostro, et de le retenir jusqu'à nouvel ordre de ma part. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Écrit à Versailles, le 21 août 1785.

Louis

Marquis de Breteuil.

Le comte de Cagliostro entré le 23 août 1785 à 8 heures du matin, conduit par le sieur Debrugnière, inspecteur de police.

Monsieur le marquis de Launay, je vous fais cette lettre pour vous dire de recevoir dans mon château de la Bastille la dame comtesse de Cagliostro, et de la retenir jusqu'à nouvel ordre de ma part.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, monsieur le marquis de Launay, en sa sainte garde.

Écrit à Versailles,le 21 août 1785.

LOUIS

DE BRETEUIL.

La comtesse de Cagliosto a été conduite au château par le sieur Desbrunières, inspecteur, le 23 août 1785, à dix heures du matin.

Requête au Parlement, les Chambres assemblées, par le comte de Cagliostro, signifiée à M. le Procureur général, le 24 *février* 1786. *Pour servir d'addition au mémoire distribué le* 18 *du même mois.*

A NOSSEIGNEURS DU PARLEMENT, LES CHAMBRES ASSEMBLÉES.

Supplie humblement Alexandre comte de Cagliostro, au nom et comme mari et exerçant les droits de Séraphina Félichiana, son épouse.

Disant qu'il a tout lieu d'espérer que le premier Sénat de France ne rejettera pas la requête d'un étranger qui demande la liberté de son épouse expirante dans les cachots de la Bastille.

Le suppliant et son épouse ont été arrêtés en vertu d'ordres du Roi, et conduits à la Bastille le 22 août 1785.

Ils ont appris que peu de jours après leur enlèvement, la Cour, sur la dénonciation de l'un de Messieurs, s'était occupée du sort des prisonniers et que l'Assemblée avait été continuée au premier jour.

La Grand'Chambre assemblée, ayant depuis été saisie de la connaissance du délit, à l'occasion duquel les lettres de cachet avaient été délivrées, la Cour n'a pas repris la délibération continuée.

Le comte de Cagliostro la conjure de vouloir bien, le plus tôt possible, prendre en considération les circonstances alarmantes dans lesquelles il se trouve.

Le suppliant ne demande rien pour lui, décrété de prise de corps, il attendra dans les fers le moment où la justice, enfin désabusée, rendra à son innocence un témoignage éclatant.

Mais son épouse n'est ni décrétée, ni accusée ; elle n'a pas même, dit-on, été appelée en témoignage, et cependant elle est détenue à la Bastille depuis six mois sans que le suppliant ait jamais pu obtenir la permission de la voir.

Tant que le suppliant a pu croire que les rigueurs d'une longue et cruelle captivité n'avaient point altéré la santé de son épouse, il s'est contenté de gémir en silence.

Mais aujourd'hui qu'il n'est plus possible à ceux qui l'entourent de lui dissimuler l'état de cette malheureuse épouse, et le danger qui menace ses jours, le suppliant, pénétré de la plus profonde affliction, se réfugie avec confiance dans le sein de magistrats et les supplie, au nom du souverain juge, de vouloir bien ne pas le trahir, et porter aux pieds du Trône sa respectueuse réclamation.

Le Parlement n'est pas seulement le dispensateur de la Justice suprême du Roi. Si c'est par lui que la volonté du législateur se manifeste au peuple, c'est

aussi par lui que les gémissements du peuple viennent frapper l'oreille du Souverain.

Le suppliant demande qu'aujourd'hui le Parlement veuille bien user en sa faveur du plus beau de ses droits, du droit d'éclairer l'autorité, et d'alléger l'oppression.

Le suppliant et son épouse sont, il est vrai, tous les deux étrangers.

Mais depuis quand serait-il défendu à des étrangers opprimés, de faire entendre dans les tribunaux leurs voix gémissantes ?

L'Europe entière a les yeux ouverts sur le procès fameux à l'occasion duquel mon épouse et moi avons été conduits à la Bastille. Les plus légères circonstances deviennent l'aliment de la curiosité universelle.

Le Parlement connaît l'innocence et la détention de la comtesse de Cagliostro ; le suppliant lui dénonce publiquement la maladie qui menace ses jours. La laissera-t-on périr sans qu'elle puisse recevoir les secours d'un art bienfaisant, exercé par son époux ? Et s'il est vrai que ce dernier ait eu le bonheur d'arracher mille Français des bras de la mort, le condamnera-t-on à laisser périr près de lui son épouse infortunée, sans pouvoir lui donner ni soins, ni consolations ?

Le suppliant a tenté inutilement tous les moyens de faire connaître aux dispensateurs du pouvoir la situation affreuse dans laquelle il se trouve. Il pensait que le mémoire qu'il a fait distribuer il y a quelques jours, portant avec lui des preuves sans réplique de

son innocence et de celle de son épouse, lui vaudrait au moins la liberté de cette dernière; vaine espérance! La voix publique est pour lui, et son épouse se meurt à la Bastille sans qu'il lui soit permis de recevoir son dernier soupir, ou de tenter quelque moyen pour la rendre à la vie.

La seule ressource qui reste au suppliant est dans la justice et la générosité des Magistrats. Instruits de toutes les circonstances du procès, ils peuvent attester l'innocence de la comtesse de Cagliostro. Le suppliant doit-il craindre d'être refusé, lorsqu'il ne leur demande pour toute grâce que celle de faire parvenir la vérité jusqu'aux pieds du Trône?

La dame Latour, sœur du comte de la Motte, détenue depuis plusieurs mois à la Bastille, vient d'être mise en liberté. Est-elle plus innocente que la comtesse de Cagliostro? ou cette dernière aurait-elle moins de droits à la bienfaisance et à la justice du Monarque, parce qu'elle est étrangère, et parce qu'elle est mon épouse?

Loin de nous une semblable idée; les sentiments qui animent Sa Majesté sont connus de toute l'Europe.

Ils le sont particulièrement du suppliant; ils sont consignés dans les trois lettres écrites en son nom en 1783 par Monsieur le Garde des Sceaux, par le Ministre des affaires étrangères et par celui de la guerre.

C'est sur la foi de la protection Royale et de l'hospitalité promise, que le suppliant était venu habiter la France, dans le dessein d'y terminer sa carrière. Persécuté, décrété, calomnié, il n'a point désespéré de

la justice, persuadé que les magistrats français ne se refuseront pas aux vœux d'un étranger qui, sans se plaindre de l'erreur qui enchaîne sa liberté, borne ses désirs à celle de son épouse.

Craindrait-on de la part de la comtesse de Cagliostro des démarches importunes, de vaines sollicitations, des larmes impuissantes? Eh bien que les portes de la Bastille soient fermées pour elle; mais que du moins on laisse à son malheureux époux la triste satisfaction de lui donner des secours, et, s'ils sont inutiles, de lui fermer les yeux.

Ce considéré, Nosseigneurs, il vous plaise donner acte au suppliant de ce qu'il met la dame comtesse de Cagliostro son épouse, sous la protection et sauvegarde de la Cour, en conséquence ordonner que la Cour interposera ses bons offices auprès de Sa Majesté, à l'effet d'obtenir la révocation de la lettre de cachet en vertu de laquelle ladite comtesse de Cagliostro est retenue dans les prisons de la Bastille, et la permission pour elle de venir voir le suppliant, quand l'état de sa santé pourra le lui permettre, et vous ferez bien.

COMTE DE CAGLIOSTRO.
Me THILORIER, *avocat*.
BRAZON, *procureur*.

17 février 1786.

A nos Seigneurs du Parlement, la Grand'Chambre assemblée.

Supplie humblement Alexandre de Cagliostro.

Qu'il vous plaise attendu, qu'il doit résulter de son interrogatoire et de ses charges, informations la pleine et entière justification, ordonner que le suppliant sera mis en liberté, aux offres qu'il fait de se représenter en état de tout décret qu'il plaira à la Cour fixer et vous ferez bien.

De Cagliostro.

Bastille. — *Au sujet de la maladie de la comtesse de Cagliostro.*

Le commissaire Chenou, Monsieur, vient de votre part nous témoigner l'inquiétude de MM. du Parlement sur la santé de la dame Cagliostro. Vous devez être persuadé, Monsieur, que si elle avait eu la moindre indisposition vous en auriez été instruit, comme vous avez coutume de l'être de ce qui arrive journellement dans le château.

Cette dame n'est point malade ; elle se promène tous les jours ; elle s'est donnée, il y quinze jours, un petit effort dans le poignet gauche, mais cela ne l'empêche pas de s'amuser à travailler.

M. Chenou a été ce matin chercher le médecin du château, qu'il n'a pas trouvé, il lui a écrit, et dès qu'il sera venu je vous ferai le rapport.

Dans le moment elle est sur les tours.

M. de Crosne, 23 février 1786,

Du 24 août 1785, de relevée.

Monsieur le lieutenant général de police ayant fait

venir la dame de Cagliostro, détenue de l'ordre du Roy, audit château de l'Est, s'est fait présenter par M. le Gouverneur le carton scellé de notre fil et cacheté de ladite dame, et après que nous avons reconnu le scellé de notre fil, sains et entiers, nous les avons levés et ôtés et M. le lieutenant général de police ayant fait ouverture dudit carton, il s'y est trouvé plusieurs bijoux et diamants et quelques papiers dont aucun suspect.

Le tout a été remis dans le carton sous le scellé de M. le lieutenant général de police et sous le cachet de ladite dame de Cagliostro et est resté à la Bastille en la garde de M. le Gouverneur et nous commissaire, et ladite dame a déclaré ne savoir écrire, ni signer.

25 *août* 1785.

M. le Gouverneur enverra chercher demain matin la femme de chambre de Mme Cagliostro pour la mettre auprès d'elle à la Bastille.

La nommée Françoise est entrée auprès de sa maîtresse le 25 août 1785, à 9 heures du matin.

29 août 1785

Mis le 29 *à* 10 *heures du soir, auprès du prisonnier le nommé Dory, bon officier.*

D'après ce que vous m'avez marqué, Monsieur, de l'état de M. de Cagliostro, et puisque vous croyez convenable de placer un garde auprès de lui, pour

prévenir les effets de l'ennui et du désespoir, auxquels il pourrait se livrer, je vous prie de choisir parmi nos bons officiers un sujet dont la douceur, l'exactitude et la fermeté vous soient connus et de le faire coucher, dès ce soir, dans sa chambre.

J'ai l'honneur d'être.....

DELORME.

A M. le Gouverneur de la Bastille.

Rapport au Ministre concernant Cagliostro

Les aventures de Joseph Balsamo et celles d'Alexandre Cagliostro appartiennent-elles à la même histoire ?

Le particulier qui a fait enfermer sa femme en 1773, est-il le même qui, en 1786, a tant déclamé contre la détention de sa femme ?

Tout concourt à le prouver. C'est à Rome qu'est née la dame Cagliostro, et la femme Balsamo était Romaine ; la première se nomme Féliciani, et c'était aussi le nom de la seconde.

La femme Balsamo s'est mariée à 14 ans, et la dame Cagliostro était à peine, lors de son mariage, au sortir de l'enfance.

Le sieur Cagliostro nous apprend dans son mémoire que sa femme ne sait point écrire, et nous voyons par l'interrogatoire de la femme Balsamo qu'elle déclare ne savoir ni écrire, ni signer.

Il n'en était pas ainsi de son mari ; le nommé Balsamo a signé deux *mémoires* qui sont restés dans mes bureaux. J'ai fait comparer les deux signatures avec

une lettre écrite à la Bastille, cette année, par le sieur Cagliostro : il résulte du rapport des experts que l'écriture du nommé Balsamo et celle du sieur de Cagliostro sont identiquement les mêmes...

Si l'on ajoute à ces probabilités la mention que fait le sieur Cagliostro dans son mémoire du cardinal Orsini et du duc d'Albe, la conformité du langage entre Balsamo, qui ne parlait qu'italien, et le sieur Cagliostro, qui ne s'énonce intelligiblement et qui n'écrit que dans cette langue, le charlatanisme de l'un et de l'autre, et surtout le secret vanté par chacun d'engraisser un cochon avec de l'arsenic, et d'en composer un poison infaillible, on aura peine à croire que des aventures, une existence et un caractère aussi semblables puissent convenir à deux êtres différents.

Documents à l'aide desquels la police de Paris a cherché à établir que Cagliostro n'était autre qu'un aventurier nommé Joseph Balsamo, qui avait déjà séjourné à Paris en 1772.

Emile Campardov, *Marie-Antoinette et le Procès du Collier*, 1863, Paris, p. 410.



Magie noire dans les Amériques

L'article de M. Maurice Bransiet (*Initiation*, 67e volume, n° 9, juin 1905), « La Sorcellerie à Madagascar », me fait souvenir de faits analogues, vécus lors de mon séjour au Sénégal et au Soudan : le même esprit maléfique y présidait. Mais, chose bizarre, ce qui surtout m'a plus frappé, c'est d'avoir retrouvé absolument les mêmes faits, les mêmes procédés, dans les diverses contrées des Amériques que j'ai habitées depuis dix ans. L'emploi surtout des philtres d'amour a le plus frappé mon imagination et appelé mon attention, car il m'a été donné de voir les conséquences terribles et désastreuses, criminelles et souvent irréparables, qui ont été le fruit maléfique de ces diaboliques machiavélisations. J'ai vu employer les philtres d'amour (ou soi-disant tels) par l'un et l'autre sexe ; mais c'est généralement les femmes qui en usent surabondamment, les hommes à de très rares exceptions. C'est tellement en usage parmi non seulement les Indiennes, les métis et les femmes de couleur, mais aussi par la classe blanche de ces pays, que personne ne s'en étonne ; les faits sont acceptés le plus naturellement du monde. Les femmes procèdent généralement ainsi : Le flux menstruel est mélangé à

une boisson quelconque (chicha, de préférence, sorte de boisson de maïs fermenté), et est administré par l'intermédiaire d'un tiers, se trouvant toujours une commère complaisante pour ce genre de service.

La quantité de menstrues doit être minime (une cuillerée à thé pour un verre de boisson) ; une dose supérieure peut provoquer des désordres irréparables, tels que l'idiotie et à dose exagérée produire la mort du patient. Ce procédé est également employé pour dominer et abrutir le mari ou l'amant ; souvent, à l'insu de l'homme, les vêtements intérieurs de la femme imprégnés de menstrues sont placés sous l'oreiller ou le matelas, à seule fin de provoquer l'abrutissement par émanation. Un deuxième procédé maléfique est le suivant : Faire fumer à la victime désignée un cigare dans lequel on a prématurément introduit un ou deux poils des parties sexuelles et de la râpure d'ongle de pouce ; une fois le cigare fumé, le fumeur devient entièrement subjugué à la femme intéressée ; il lui appartient corps et âme, et ne peut, malgré sa volonté, se soustraire à sa diabolique influence, il devient sa créature soumise et inconsciente. La propriété du flux menstruel de produire l'hébétement par simple émanation est tellement incontestable et répandue, que l'on évite ici que les enfants soient bercés ou pris dans les vêtements des femmes (domestiques ou autres) à l'époque des règles. Parmi les Indiens Américains, il est incontestablement prouvé que le flux menstruel peut également envoûter une femme. Les hommes, pour s'attacher ou conquérir une femme désirée malgré elle, l'envoûtent

au moyen d'une macération de verge de suto (sorte de quadrupède habitant ces parages-ci), la verge de l'animal est mise en macération dans une demi-bouteille d'eau-de-vie de canne à sucre (la complicité d'un tiers est souvent nécessaire pour faire boire de ce breuvage à la personne désignée) ; à cette mixture, l'on ajoute également une certaine quantité d'alcoolat d'une plante aphrodisiaque (la gurrapatilla). Ce breuvage produit des crises hystériques très dangereuses, la folie peut survenir sur le coup ; c'est désespérément que la femme ainsi envoûtée s'éprend de son envoûteur, elle s'offre et se donne à lui d'elle-même, comme la chose la plus naturelle ; il lui faut du mâle pour assouvir ses sens, et il faut que ce soit ce mâle. Le contre-envoûtement, si je puis m'exprimer ainsi, employé contre l'ensorcellement par le flux menstruel, consiste à pouvoir couper à la figure la délinquante, et sucer immédiatement le sang sorti de la blessure qui lui est faite ; l'absorption du sang frais aurait l'influence de détruire les effets pernicieux occasionnés par les résidus de menstruation. C'est à la connaissance du contre-poison que j'attache surtout le plus d'importance, et, je serais heureux d'apprendre que les malheureux compatriotes envoûtés, cités par M. Maurice Bransiet, en ont fait usage, se sont guéris et ont repris possession de leur volonté, de leurs esprits, de leur moi intellectuel. Le conseil final que je leur donnerai, c'est de faire ce que moi-même j'ai été obligé de faire : cesser de boire, cesser de fumer. C'est le meilleur des préservatifs. Les sorcières ou *brnjas* sont légion dans ces pays-ci ; d'un coup d'œil

maléfique, elles sèchent une plante, font périr souvent des enfants qu'elles ont regardés d'un mauvais œil *esta ojeado*, dit-on ici, c'est-à-dire, il est *œilladé*. Elles exercent surtout sur les nouveau-nés. Comme remède, l'on emploie à cet effet un bracelet fait de cheveux de la femme supposée coupable d'avoir œilladé l'enfant et l'on enveloppe également le nouveau-né dans des effets appartenant à la sorcière au mauvais œil, effets qui ont été en contact avec son corps. (chemise, jupon, etc.). Si l'enfant, malgré ce contre-envoûtement ne guérissait pas, la maladie est alors attribuée à l'influence d'un sexe opposé, c'est-à-dire, que si l'accouchée a enfanté un nouveau-né mâle, le dépérissement du malade est attribué à la visite d'une femme enceinte d'un fœtus femelle. L'influence du sexe opposé du fœtus déterminerait l'envoûtement du nouveau-né. Le remède est le même que le précédent, c'est-à-dire envelopper la créature dans des linges ou effets appartenant à la femme enceinte et lui couper une mèche de cheveux de la nuque pour faire un bracelet à sa soi-disant victime ; le rétablissement du bébé malade n'est possible qu'à cette seule condition. La science et la médecine classique sont impuissantes devant de tels ensorcellements ; il m'a été donné de m'en convaincre par moi-même, et pour sauver l'un de mes enfants, il m'a fallu employer ce procédé empirique sur les instances de la mère ; il ne fut sauvé que grâce à ce procédé en usage parmi les Indiens, et en général par toutes les populations des Amériques latines, quelle que soit leur place dans l'échelle sociale. Un procédé d'envoûtement également, fort

8

en usage consiste dans l'absorption d'un breuvage qui n'est autre qu'un alcoolat de cordon ombilical. Lrsqu'un enfant naît, le segment du cordon ombilical est toujours précieusement gardé, sous prétexte qu'il possède la vertu de guérir l'ophtalmie des nouveau-nés, mais en réalité, surtout pour envoûter. Laisser tremper dans un verre d'eau et toute une nuit au dehors de l'habitation ; le jour suivant, laver les yeux (*usage externe*) avec cette eau ; garder le cordon qui peut servir *ad vitam œternam*. Cette même eau, ainsi obtenue, a le pouvoir également (*usage interne*) de produire les mêmes influences pernicieuses que le flux menstruel. Ce qui la rend préférable, c'est la vertu mystérieuse de guérir employée extérieurement et son pouvoir maléfique intérieurement.

Se soustraire à une de ces influences diaboliques est impossible sans l'emploi du contre-poison ci-dessus indiqué (absorption par la victime du sang frais de son bourreau).

El Boquete, 13 septembre 1905.

Dr A. Boutet du Vignaux.



UN POÈTE INITIATIQUE

ALBERT JOUNET

L'universelle fermentation moderne n'agite pas seulement le monde social, elle travaille aussi le monde religieux et philosophique.

Depuis un demi-siècle déjà, ceux que satisfont mal les enseignements théologiques surannés et qui, âmes tourmentées par *l'Au delà*, tempéraments spiritualistes, ne peuvent se passer d'un Idéal religieux, le cherchent dans des tentatives plus ou moins singulières et troublantes, spiritisme, théosophie, ésotérisme. Ces tentatives ne sont pas aussi vaines qu'on le pourrait croire. En science, elles ont attiré à l'étude sérieuse de phénomènes insolites des savants tels qu'Albert de Rochas, William Crookes, Charles Richet. Ce dernier vient même de constater, à Alger, par la photographie et la chimie, dans des conditions, dit-il, excluant la fraude, les apparitions les plus surprenantes. En littérature l'ésotérisme a produit des œuvres comme Les Grands Initiés d'Édouard Shuré. Les poèmes d'Albert Jounet tâchent d'exprimer sous

forme lyrique et colorée l'essence de la philosophie ésotérique.

Il ne nous appartient pas de juger cette forme, mais nous avons eu la satisfaction de la voir louée par des lettrés illustres, qui cependant ne partagent pas les convictions métaphysiques de notre poète. Anatole France a dit : « M. Jounet, biblique et Baudelairien, rappelle Lamartine par la fluidité et Verlaine par certaines délicatesses d'inflexion. » Mme Judith Gauthier dit : « La lumineuse ampleur de la versification et la grâce qui revêt cette philosophie donnent un charme extrême à ce volume. » Et Maurice Bouchot trouve une parenté entre Shelley et l'Etoile sainte, « Par la violence et la pureté du sentiment et un étrange amour du mystère universel. »

La réédition de l'*Étoile sainte* et des *Lys noirs* que vient de publier l'éditeur Chacornac permet de bien saisir et de juger l'orientation spéciale qu'il a voulu donner à la poésie. La littérature française n'est pas abondante en mystiques et Albert Jounet se trouve faire une œuvre n'ayant pas ou guère d'analogues dans notre pays.

Naturellement Jounet ne pouvait être un plastique comme certains Parnassiens, ou comme Théophile Gautier, un descriptif rigoureux et patient, un mosaïste. Il tente d'être un lyrique aux allures amples et musicales à la manière de Lamartine ou plutôt de Vigny, car il ne doit pas aimer ce que Lamartine a d'un peu déblayé, si l'on peut s'exprimer ainsi. Il doit tenir à être plus serré, plus ferme, et comme

Anatole France l'a remarqué, il rappelle plutôt la concentration Baudelairienne. Mais, malgré ces concordances, l'Idéal que Jounet poursuit et l'impression d'art qu'il a voulu donner, sont autres, bien personnels. Il ne s'est pas élancé vers une beauté grave et profondément mystique, hautainement confiante, mais épurée, qu'on ne rencontre ni dans Lamartine, moins résolument mystique et moins grave, ni dans Alfred de Vigny, pessimiste et défiant de l'énigmatique cruauté des choses, ni dans Baudelaire, oppressé d'impures mélancolies.

On pourrait découvrir, dans ses poèmes, en dépit de leur accent moderne, certaines harmonies avec les classiques français. La pièce qui commence par :

Les pensers les plus hauts sont comme autant de dieux
Que ne peut altérer le temps ni la matière.

et qui se termine par cette altière conclusion :

Ils me verront passer sur la terre et souffrir
Et me consoleront disant : âme angoissée,
Nous sommes l'Idéal qui ne se peut flétrir.

L'ÉTERNITÉ, C'EST LA PENSÉE.

Cette pensée concorde avec la fierté de Pascal revendiquant contre l'univers la supériorité de l'esprit, dans le célèbre passage du roseau pensant. Mais l'espoir ésotérique de Jounet regarde vers des horizons plus sereins et plus vastes que ne fait le douloureux janséniste. La pensée n'est pas, pour notre poète seulement une immortelle étincelle vibrante dans

un roseau, mais une puissante et large réalité affiliée à l'éternité sans bornes.

Et, lorsque la Reine de *Hors la vie*, qui a renoncé à tout pour chercher l'absolu et va mourir sans l'avoir atteint, dit au monde :

Remous sans but, orage obscur, flots ignorants,
Inutile balancement d'immense écume,
A vous j'ai préféré le vide et l'amertume
De donner tout mon être à qui ne donne rien.
Et de nos deux néants, j'aime encor mieux le mien.

Il y a là comme un stoïcisme à la Corneille, mais loin des heurts humains, des intrigues de la tragédie et résorbé en un ascétisme transcendantal analogue à celui des yoguis hindous. La Reine de *Hors la vie* n'est pas une héroïne broyée par le monde et qui le méprise, non, c'est une héroïne que le monde a suppliée, qui n'a pas voulu de lui et qui le sacrifie avec elle au formidable Absolu.

Jounet n'est pas du tout, d'ailleurs, un néo-classique en ce sens qu'il revienne aux Alexandrins marchant « deux par deux » comme *les bœufs*, selon la railleuse comparaison de Musset dans *Namouna*, ni qu'il s'attarde, ainsi que l'a fait, en prose, Ferdinand Brunetière, à l'imitation continue du vocabulaire et des tours du dix-septième siècle. Il a essayé plutôt d'extraire, de la large poétique moderne, par concentration de la pensée et ennoblissement de ton, un classicisme égal en dignité mais supérieur en lyrisme et en liberté à l'ancien. La même observation pourrait se faire sur la prosodie de Jounet qui, admettant plusieurs des libertés récentes les enveloppe dans

une régulière harmonie générale, fort différente néanmoins de celle des tirades classiques.

Mais ce que Jounet est avant tout, c'est un mystique, imprégné des majestés orientales de la Bible et voué aux exaltations des idéalistes. Cette imprégnation orientale lui donne le goût de la couleur étrange et riche, des visions ardentes, insolites, et cela le différencie de Lamartine et de Vigny, coloristes plus sobres. Dans cette différence, Jounet y ajoute son amour des images vastes et violentes qui sentent l'influence d'Isaïe ou de l'Apocalypse :

Je suis descendu sur le soleil
Comme un aigle qui fond sur sa proie.

Plus loin :

Dieu sera comme un aigle au fond des cieux vermeils,
Aigle immense ombrageant le monde qu'il dévore
Et de ses serres d'or déchirant les soleils.

Reprenant la tradition des prophètes bibliques, qui ne craignaient pas de malmener les lévites, il dit âprement leur fait aux prêtres négligeant l'esprit de la lettre, le sens intime et vivant des livres sacrés :

Certes, inconsciemment, vous apostasiez,
Vous qui parlez à tout hasard des choses saintes
Et vous ne secouez que des torches éteintes
Sur le peuple englouti dans l'ombre de la mort.

Albert Jounet ne ménage pas non plus les erreurs des rois ou des foules, et il aspire ardemment au gouvernement idéal, celui de la Vérité rayonnante, à travers d'humbles penseurs identifiés à elle, sur les peuples libres.

La pièce le *Sceptre de fer* est presque tout entière dans le ton âpre, et notre regretté ami, Paul Guigon, trouvait en certains de ses passages *une étonnante vigueur d'imprécation*. Est-ce à dire pour cela que Jounet se roidit dans une éternelle satire ? Non, certes, et la douceur évangélique ne lui est pas moins chère que la vigueur vengeresse, de même qu'il s'enivre des émotions larges, ou subtiles, ou triomphales, ou mélancoliquement somptueuses de la nature en travail.

Un noble amour humain n'est pas absent de ses envolées vers l'amour divin. Il ne voit pas dans la femme un jouet animal qui distrait le penseur, espèce d'obstacle passionnel à l'ascension spirituelle, mais la compagne et l'auxiliaire de cette ascension. Il est même féministe en ce que le type de femme glorifié dans ses vers se révèle hautainement intellectuel. Mais si c'est l'intellectuelle, c'est aussi la parée de grâce tendre et nullement la virago, ni la pédante ossifiée, encore moins la *snobinette*. C'est la rêveuse magnifique, somptueusement évoquée :

Epouse au front lumineux,
Voici que le soir descend
Et qu'il verse dans tes yeux
Les rayons couleur de sang.

C'est ainsi que des exaltations d'amour suprême se soulèvent en lui, dans le ténébreux décor des *soirs d'aquilon* ou dans l'héroïque joie de l'aurore.

Pour donner une idée un peu complète de l'effort poétique de Jounet, il faudrait signaler encore les pièces visionnaires et singulières, ayant quelque chose

des étranges tableaux de Dürer, telles que le *squelette*, les endroits où la psychologie des pervers est résumée dans toute son intensité pour être ensuite réfutée avec dédain, comme par exemple la tierce rime où parle un Anachorète du mal, sorte d'anarchiste mystique,

Pâle et beau comme Apollonius de Tyane

qui tente la Reine de *Hors la vie* en lui disant :

Nos corps nus et chargés de limpides joyaux,
Nos âmes, par un ciel qu'elles ont fait, hantées,
Fouleront toutes lois comme des escabeaux.
Lumière, nature et conscience domptées
Offriront à nos mains mille cieux, mille enfers.
Nous règnerons et nous serons des dieux athées.

On pourrait encore citer les vers qui peignent d'un trait « le sourire onduleux et noir de la Joconde » et analysent l'âme de ce sourire :

Elle, Monna Lisa, les vœux qui la caressent
Glissent en descendant vers des gouffres discrets
Où des formes d'amour impossible se dressent.

Dans un autre passage, au contraire, Jounet essaie de rendre comme la fraîcheur d'une immensité vierge :

J'entends les cieux chanter l'ineffable cantique
Qui ne doit pas finir et qu'ils n'ont pas appris.

On pourrait, enfin, rappeler cet hymne des *Deux Aigles*, que Théodore de Banville lui faisait l'honneur d'admirer et où le génie et l'amour,

Le géant aigle noir et le grand aigle d'or

vont chercher leur proie de sublimité et d'insondable bonheur dans le sombre absolu, dans *la nuit sereine* qui est *au-delà des astres* :

Ils sont là-haut, jetant leur ombre sur les mondes.
Ils planent à jamais dans les hauteurs profondes
Où le regard n'aura fatigue ni sommeil
Et ne descendront plus, même sur un soleil.

Nous ne savons si les *Lys noirs* auront pleinement atteint le but de Jounet, mais il nous paraît avoir visé dans le recueil à être l'un des poètes qui ont le moins banalement chanté le Bien et qui auront, par l'incorruption majestueuse, le même degré de force que Baudelaire par la douloureuse sensualité. Nous souhaiterions même de bon cœur qu'un jour l'histoire littéraire aperçut, comme deux stèles se faisant face dans une expressive antithèse, *les Fleurs du Mal* et *les Lys noirs*.

ETIENNE BELLOT.



AU PAYS DES ESPRITS

(*Suite.*)

Extraits du journal de John Cavendish Dudley, esq. de Londres.

Il ne parle plus du professeur von Marx, et quand, par hasard, je prononce son nom, il m'écoute avec un tel frisson et évite ce sujet de conversation avec une détresse si évidente que j'en suis venu à bannir de mes lèvres ce nom autrefois si cher et si familier. La soumission passive qui caractérisait autrefois notre ami avait fait place à un air digne et majestueux qui trahissait une ferme volonté et des desseins arrêtés. Bien que poli et bon pour tous, affectueux pour moi et ma famille, il y avait autour de lui une barrière que nul ne pouvait franchir, une concentration qui repoussait toute humaine sympathie. Lorsque je fus obligé de lui parler des dernières volontés de von Marx, il m'écouta avec une impatience à peine déguisée et traita avec indifférence cette question d'indépendance si importante pour tous les jeunes gens. Quelque peu piqué, je ne pus m'empêcher de lui dire :

« La fortune de notre vieil ami provenait, en grande partie, de l'exercice de ses brillantes facultés. Chaque shelling qu'il vous a donné prouve qu'il désire vous convaincre que son affection pour vous persiste au delà du tombeau. Ne le croyez-vous pas ? » Le jeune homme me regarda quelque temps avec une expression d'angoisse telle que je n'ai jamais vue sur un visage humain et s'écria d'une voix brisée : « Oh ! taisez-vous, taisez-vous si vous ne voulez pas me tuer ou me rendre fou ! » J'essayai de m'excuser mais je m'aperçus que ma main imprudente avait donné libre cours à une douleur trop profonde pour être extérieure, mais qui ainsi renouvelée, avait brisé la barrière de concentration que le silencieux et malheureux Louis avait élevée autour de lui avec tant de peine. Au milieu de mon chagrin, j'entendis clairement la basse et profonde voix de l'esprit de von Marx murmurer à mon oreille ces quelques mots : « Je m'en charge ; laissez-le avec moi. » — Je m'éloignai et ne me hasardai plus dans la suite sur ce terrain dangereux. Lorsque je lui parlai de mon désir de le conserver parmi nous, il me remercia, mais m'informa d'un ton résolu, qu'il me quitterait au bout d'une année. Il voulait aller voir sa mère dans les Indes. Un peu étonné de cette soudaine détermination, je me contentai néanmoins de lui demander s'il voulait passer cette année dans un collège, pour cultiver par l'étude sa merveilleuse intelligence.

« Non, non, non ! mon ami, répliqua-t-il, avec cette hâte nerveuse qui semblait toujours s'emparer de lui lorsqu'on faisait allusion à sa vie passée.

Je n'étudierai plus dans les livres, mais dans la dure école de la vie. Je ne peux pas lire ! et je ne lirai plus désormais. » — Il tint parole. Je ne vis jamais un livre ouvert devant lui ; cependant, sa conversation était brillante et supérieure. Il jouait et chantait d'une façon exquise, sans jamais regarder une note. Il pouvait résoudre un problème mathématique avec la plus grande facilité mais sans pouvoir dire par quelle méthode il y arrivait. Il était capable de parler très brillamment sur les formations géologiques, et sur la grandeur de l'Univers, mais si son interlocuteur lui demandait un détail, il le regardait d'un air étonné et répondait que cela le fatiguait. J'ai entendu cet être étrange discourir des heures sur les anciennes civilisations et les fondements de la théologie, de l'astrologie et de l'ethnologie. Les yeux fixés sur quelque but lointain, inconscient en apparence de l'intérêt qu'il excitait, il traitait avec éloquence les questions les plus occultes. Ce jeune homme décrivait en mots brûlants, les couleurs, les formes, la terre et les cieux, les merveilles de l'astronomie, enfin tout ce qu'une longue vie consacrée à l'étude aurait pu lui apprendre. — Puis, lorsque l'inspiration cessait, il tressaillait, paraissait épuisé et retombait dans sa concentration habituelle. J'ai vu, depuis, bien des médiums à inspiration, mais à cette époque c'était tout à fait nouveau pour moi et je n'ai jamais rencontré un somnambule aussi hautement doué que le chevalier.

Lorsqu'il nous annonça son intention de rester une année parmi nous, il ajouta : « C'est pour votre

bien, mes chers amis, autant que pour le bien de votre Louis. Je pourrai vous intéresser et vous aiderez avec mon corps fragile et brisé à reprendre ses forces. »

Nous n'avions pas tenu de séance depuis la nuit mémorable de la résurrection du chevalier. Pendant la convalescence de mon jeune ami, toutes mes connaissances étaient revenues. Ma mauvaise réputation d'autrefois était devenue un mélange de fermeté et de bienveillance, et j'avais cru prudent de ne pas parler de la vie passée de Louis, ni d'occultisme en général. Je ne pensai qu'à traiter tendrement cette nature de sensitif et j'avais totalement négligé, comme me le demandaient mes associés du cercle orphique, de développer les remarquables pouvoirs de clairvoyance du chevalier, de sa « médiumnité » ainsi que nous les nommions maintenant. Les séances spirites avaient continué à la maison, mais Louis ne m'en parlait jamais et s'absentait même lorsqu'elles avaient lieu.

Les sons supra-terrestres n'avaient pas cessé entièrement ; les Êtres inconnus n'avaient pas quitté notre vieille demeure, mais ces bruits et ces visions s'observaient surtout près de l'appartement du chevalier. Plus d'une fois, j'entendis des voix alternant avec celle de mon étrange pupille, et plus rarement, je vis une lumineuse forme de femme glissant au clair de lune. Mais, comme Louis ne me parlait jamais de la vie future, je ne me hasardai pas à entamer ce sujet de conversation. Cependant, le jour dont je parle au commencement de ce chapitre, mon hôte étendu à

mes côtés, se leva sur un bras et fixant sur moi ses yeux noirs lumineux :

— Monsieur Dudley, demanda-t-il, pourquoi ne recommencez-vous pas les séances orphiques auxquelles vous vous intéressez tant ?

— Pourquoi je ne les recommence pas ? répondis-je un peu interloqué par cette question imprévue, parce que — parce que j'ai été occupé ailleurs. Du reste, vous le voyez, nous sommes à la campagne et notre loge est à Londres.

— Qu'importe ! répliqua mon compagnon, avec cette impétuosité que j'avais toujours remarquée, lorsqu'il entrait dans un état anormal. L'endroit n'a pas d'importance, monsieur Dudley, avertissez vos associés. Il me nomma alors rapidement plusieurs gentlemen proches voisins de ma propriété, que je savais intéressés à l'occulte, mais sans supposer que le chevalier pût être averti de leur secrète prédilection.

Faites-les prévenir, continua-t-il, établissez une loge au milieu de cette belle charmille, là-bas, derrière la colline.

— J'accepte votre idée, répondis-je, mais vous le savez, nous n'avons aucun de nos lucides sous la main.

— Vous n'en aurez pas besoin, affirma Louis d'un air rêveur et distrait.

Je ne le questionnai pas davantage car je le comprenais tous les jours davantage et je demandai seulement quand nous pourrions commencer.

— Dans une semaine.

— Soit. Je vais faire commencer l'exécution.

Pendant les six jours qui suivirent, je travaillai presque sans arrêt avec les jardiniers et les charpentiers. Je fis faire un espace libre au centre d'un épais bosquet de pins qui s'élevait au fond d'un amphithéâtre entouré de tous côtés, sauf un, par des précipices. Le quatrième côté était bordé par un petit lac. Tous cela m'appartenait et il n'y avait aucun danger de voir des étrangers s'introduire dans notre loge, d'autant plus que je donnai des ordres pour enlever les bateaux qui se trouvaient sur la pièce d'eau.

Comme les séances devaient avoir lieu le soir, je fis suspendre des lampes dans les arbres et établir un hangar provisoire pour déposer nos instruments de musique, etc.

Tout fut disposé autant que possible comme dans notre salle de Londres.

Un seul de nos membres habitait dans le voisinage. C'était un vieux gentilhomme français, poète, improvisateur et admirable harpiste. Plusieurs de nos autres associés étaient musiciens, chanteurs et membres d'un club d'amateurs auquel j'avais appartenu moi-même dans ma jeunesse. Nous possédions donc tous les éléments nécessaires pour nos séances, excepté l'*officiant*, ce qui m'inquiétait un peu, je dois le dire. Lorsque le jour fixé arriva, je compris pourtant assez vite que mon jeune ami, plein de reconnaissance pour les services que ma famille et moi avions pu lui rendre, avait résolu de consacrer une année à la réalisation de mes vœux les plus chers, c'est-à-dire l'interprétation de l'ordre divin, de l'être, des profonds mystères de la nature, du grand Arcane de la Créa-

tion, révélés par l'inspiration des plus hautes influences spirituelles auxquelles il servirait de médium.

Pendant une année entière, un cercle choisi d'amis dévoués et moi nous reçûmes les vérités les plus sublimes, tantôt dans notre amphithéâtre des bois, tantôt à Londres.

Dès la première séance, j'avais trouvé un moyen de conserver ces hauts enseignements. Les notes copiées sur les rouleaux phonographiques d'un ami qui s'était chargé de ce soin, sont encore en ma possession et peuvent être données un jour au monde. Beaucoup de ce qu'elles contiennent a depuis été dit par d'autres médiums, mais je n'ai jamais lu, entendu ou imaginé un plan divin plus grand, plus juste et plus complet que celui qui nous fut donné par ce mystique élevé.

Qu'il me soit permis de dire en simples paroles que j'ai une plus haute idée de moi, du monde dans lequel je vis, dont j'ai fait partie, que je crois plus fermement en Dieu qui m'a créé et me garde, depuis que tout cela m'a été expliqué au cours de ces trances sublimes. Et maintenant si j'ai détaillé peut-être un peu trop minutieusement les étranges événements qui ont servi à bien faire comprendre le remarquable caractère de celui pour qui j'ai écrit, si j'ai paru exagérer ses pouvoirs, c'est parce que j'ai perçu en lui, comme dans tous les sensitifs, les médiums et les mystiques des idiosyncrasies qui, si elles étaient soigneusement étudiées, serviraient de base à une phase nouvelle de la science mentale, dont le monde a grand besoin.

Si je me reporte à la période de ma vie où j'ai

connu le chevalier de B..., je vois en lui un des plus intéressants exemples de pouvoirs anormaux que j'aie jamais rencontrés, mais j'y trouve aussi une des preuves les plus frappantes de la facilité avec laquelle les pratiques de magnétisme animal et de psychologie humaine peuvent être employées comme instruments de malheur, de faiblesse mentale, de folie même.

Heureusement mes expériences avec ce gentleman montrent aussi combien les influences spirituelles peuvent être pures et élevées, lorsqu'elles sont exercées sur un esprit bien équilibré.

Je crois inutile de faire aucun commentaire sur la soumission complète de Louis et la subversion finale de toute identité personnelle à son dévoué mais criminel ami, Félix von Marx. L'histoire porte en elle-même sa morale.

J'affirme solennellement que le récit du mystérieux transfert vital est mot pour mot exact. Les terribles visions et les fantômes du Cercle orphique ne dévoilent que partiellement le mystère de leur origine, mais j'ai rempli la tâche dont ceux qui ont vu avec moi m'ont chargé, et j'ai eu le plus sincère désir de dire toute la vérité. Je sais qu'il est peu probable qu'on ajoute foi au récit de ces événements non parce qu'ils sont plus étonnants que les merveilles qui remplissent les annales du mouvement spiritualiste moderne, mais parce qu'ils ne se passèrent pas ouvertement, et que je ne puis m'expliquer plus clairement que je ne l'ai fait sur leur authenticité.

Je sais qu'on croit très peu un auteur anonyme, mais *intérieurement et extérieurement* je suis *poussé*

à écrire. Je place mon récit dans l'immense creuset du Temps, espérant que les métaux impurs de l'erreur seront définitivement fondus et qu'on y pourra recueillir les grains d'or pur pour la génération à venir. Et maintenant, mon journal est fini.

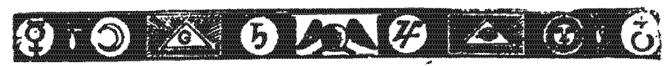
Le chevalier m'a noblement payé de mes soins avec les pierres précieuses de l'inspiration.

Le moment vint, hélas, où son ministère devait finir parmi nous. Dans ma demeure, jeunes et vieux, maîtresses et servantes, maîtres et serviteurs voyaient tristement s'approcher le jour où ils ne le verraient plus. Le jour même où Louis devait partir pour les Indes, je comptais m'embarquer pour l'Amérique, afin de faire des recherches sur le mouvement spiritualiste américain, recherches auxquelles j'allais consacrer une année. Quant au chevalier, il entrait dans la tumultueuse arène de la vie publique où il s'est fait depuis un nom et une réputation que nul n'aurait osé prédire au mystique rêveur que von Marx appelait son capricieux lutin, son Ariel bien-aimé.

Que Dieu vous bénisse et vous protège, mon Louis, et que les bons anges vous gardent! murmurais-je en quittant celui que j'aurais nommé mon fils avec tant de joie et de fierté.

— Nous nous reverrons dans dix ans, mon cher et généreux ami, me répondit le chevalier.

Tant qu'il me fut possible de le voir, je restai sur le quai et lorsque enfin le paquebot fut hors de vue, je m'en retournai en murmurant : Dix ans! C'est bien longtemps à attendre, mais cela viendra sûrement.



PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

Méditation sur la Fête de la Toussaint

Quelques jours à peine se sont écoulés depuis la Fête de la Toussaint, depuis cette heure triste et douce à la fois qui nous rapproche périodiquement des êtres qui ont disparu, des êtres que nous avons connus et aimés et qui se sont séparés de nous.

En ces instants, toute âme a vécu, sans s'en douter peut-être, plus intensément qu'à aucune autre époque de l'année et en union plus intime avec la grande famille humaine, famille qui comprend aussi bien ceux que nous appelons les morts, que tous ceux qu'ici-bas nous nommons les vivants.

Or si cette fête éveille une telle émotion, même chez les indifférents d'ordinaire, si les foules, recueillies et graves, se pressent en ces moments dans les champs de repos, si toutes les mains sont dans ces jours de deuil aussi pleines de fleurs qu'en les jours d'allégresse, c'est que la Toussaint n'est pas, comme le veulent certains, une simple commémoration, un souvenir pieux pour des parents ou des amis défunts.

Ce n'est pas seulement l'habitude prise, la date consacrée par l'usage qui entraînent ainsi les multitudes, c'est une force d'un ordre beaucoup plus élevé,

une force que l'humanité, dans sa généralité, subit et suit sans la comprendre.

Si les hommes, pour la plupart, ne la comprennent pas cette force, et ne se soucient de la comprendre, il n'en peut être de même pour nous qui concevons la vie au delà du tombeau, pour nous qui avons la ferme certitude que tout n'est pas fini avec ce que l'on appelle la mort.

Et c'est pourquoi nous avons tenu à nous réunir à une date aussi rapprochée que possible de la fête de la Toussaint afin d'étudier brièvement ensemble, sous l'influence encore active de sa force invisible, la signification de cette fête, de cette grande manifestation du culte rendu à ses morts par l'humanité terrestre, et en tirer, avec l'aide de Dieu, le plus d'avantages qu'il se pourra, en vue de notre instruction personnelle et de notre avancement.

*
* *

Vous le savez, mes frères, le culte des morts est de toutes les manifestations cultuelles et religieuses de l'humanité, la plus ancienne peut-être, en tous cas la plus universellement répandue. Les peuples les plus sauvages et les plus régressés ont rendu, et rendent encore à leurs morts un culte ; culte grossier, nous le voulons bien, mais un culte. Et pour les peuples dits civilisés, chez ceux même de ces peuples, où l'orgueil, poussé à ses dernières limites, a fait rejeter toutes croyances et toutes traditions comme autant de superstitions ridicules et grotesques, le culte des morts, dernier débris de l'antique Religion, persiste, fleur sur

des ruines, et relie encore les peuples à la religion disparue.

Et n'est-ce pas Dieu qui, dans son immense bonté, laisse ainsi à ces peuples qui l'abandonnent cette suprême ressource pour leur permettre un jour de remonter à Lui. Faible lueur dans les épaisses ténèbres qu'ils croient être une lumière éclatante ; faible lueur, mais suffisante encore pour les guider sur le sentier qui les ramènera vers la réelle et divine Lumière.

*
* *

C'est chez les peuples anciens, chez ceux pour qui la Tradition était restée complète ou seulement affaiblie qu'il faut chercher le culte des morts pour le trouver dans sa totale pureté, sa compréhension intégrale et son symbolisme parfait.

Ouvrez les historiens classiques et profanes, et voyez, par exemple, comment les Égyptiens, nos antiques initiateurs, ces Égyptiens qui, au fond de leurs temples, conservaient encore l'antique Tradition patriarcale, comprenaient le culte des morts.

Tout y était minutieusement prévu, réglé et défini. La cérémonie funèbre aux rites dont le sens, en partie, nous échappe, était destinée à épargner, ou du moins à adoucir à l'âme les angoisses de ce moment toujours pénible et douloureux qu'est la mort ou la naissance. Le Livre des morts, dont les Traductions profanes ne donnent pas plus le sens réel qu'elles ne donnent celui du Sepher de Moïse, grand-prêtre égyptien d'Ammon, est plein, sous le nom de Voyages

de l'âme, d'enseignements sur les dangers qui menacent les âmes désincarnées et sur les moyens de les vaincre.

Si le culte égyptien s'occupait ainsi des âmes il ne négligeait pas les corps, qui, momifiés et rendus inaltérables, pour des raisons que nous aurons à étudier plus loin, étaient déposés solennellement dans les nécropoles, sous la garde des Sphynx et des Dieux.

Il ne faudrait pas croire, en effet, ainsi que l'enseignent les historiens agnostiques, que la momification n'avait pour but que de permettre au Double de revenir visiter et habiter le corps, à l'heure où l'Œil d'Horus éclairait le monde des morts. Une pensée beaucoup plus élevée et d'un occultisme beaucoup plus profond se cachait sous cet exotérisme relatif.

Chez les Chinois, ces traditionnalistes invétérés, qui, plus anciens que les Égyptiens, ont survécu, puissants et vivaces toujours, alors que Mitzraïm depuis déjà longtemps a disparu de la scène du monde, le culte des ancêtres résume à ce point la religion nationale et fait tellement corps avec elle, que certains auteurs ont cru pouvoir affirmer que la Chine ne possédait pas d'autre religion que celle-là.

Tout ce qui touche au culte des morts est pour le Chinois l'objet de la plus profonde vénération, et c'est toujours un motif de stupéfaction extrême pour l'ignorant qu'est en général l'Européen, de voir ce peuple qui montre un aussi grand mépris de la vie, entourer d'un tel respect et d'un tel soin tout ce qui appartient à la mort.

Le crime le plus abominable est la profanation

d'un cimetière, et les échos de l'horrible guerre qui se déchaîne en ce moment aux extrémités du monde, nous ont maintes fois apporté les craintes exprimées par la Chine, pour la souillure possible par les belligérants, de la nécropole de Moukden où reposent les anciens empereurs Mandchoux.

Ces craintes, très fondées d'ailleurs, reposent, nous le verrons, sur la connaissance très complète que les Chinois ont de la vie et de la mort, connaissance que possédaient autrefois tous les peuples de l'antique Alliance.

La Chine pourtant n'a pas maintenu la tradition dans son intégrale pureté; mais ce qu'elle en a gardé, grâce à Fo-Hi, suffit grandement encore pour lui conserver une immense supériorité intellectuelle et morale sur les peuples, qui, comme nous, ont perdu toute tradition, et se croient néanmoins bien supérieurs aux Chinois en civilisation et en progrès (1).

Le culte des morts fut transmis à la Grèce naissante par Orphée, initié Égyptien contemporain de Moïse. Il suffit d'ouvrir les livres d'Homère et de lire le récit détaillé des cérémonies funèbres, aux obsèques faites par Achille à son ami Patrocle, tué devant Troie, pour avoir une idée suffisante de ce qu'était, chez les Grecs, le culte décerné aux défunts.

Ce furent les Universités patriarcales d'Étrurie qui initièrent Rome à ce culte, et nous avons tous pré-

(1) Ceci a été écrit l'année dernière avant la bataille de Moukden. Faisons remarquer que ce que nous avons dit des Chinois peut s'appliquer aux Japonais, comme nous le constaterons plus loin.

sent à la mémoire, de quels soins pieux les Romains de la République, malgré leur anarchie précoce, et leur désorganisation religieuse rapide, entouraient les mânes des ancêtres.

Malheureusement pour ces deux peuples, le culte des morts s'affaiblit bientôt et disparut rapidement. Et si nous disons : malheureusement, c'est que, nous tenons à le faire dès maintenant remarquer, le culte des morts et la vitalité d'un peuple sont dans un rapport tellement étroit et inséparable, que la disparition de l'un entraîne fatalement la disparition de l'autre. Nous n'avons qu'à parcourir l'histoire pour nous convaincre de cette vérité qui ne souffre pas d'exception.

Le même culte va se retrouver encore chez les peuples amenés à l'ouest et au nord de l'Europe par le courant oriental de retour, dit aryen : chez les Celto-Ibériens, les Scandinaves, les Germains. Et si on s'étonne de ne pas nous voir citer les Hébreux, étant donné surtout qu'ils ont été accusés d'avoir ignoré et le culte des morts et la vie future, c'est que les citations que nous donnerons tout à l'heure de leurs livres sacrés répondent victorieusement à ces assertions erronées. D'ailleurs, nous ne citons que les peuples les plus connus, mais nous pourrions ajouter à cette nomenclature les Chaldéens, les Assyriens, les Perses, et bien d'autres, chez qui se retrouve le même culte, basé sur les mêmes croyances.

Mais peut-être nous sommes-nous déjà trop étendus sur ces préliminaires. Il est temps de nous demander

sur quoi s'appuie ce culte général, universel, des morts, qui se retrouve du nord au sud, de l'est à l'ouest de notre planète. Partout, toujours, il a été et est basé sur la croyance à la survie, sur la croyance à l'immortalité de l'âme, ou ce qui est la même chose, sur la croyance à la pérennité de la vie.

Non, ce n'était pas un simple souvenir, une pieuse commémoration des amis disparus, que le culte des morts chez tous les peuples, qui, de près ou de loin, se rattachèrent à l'antique Tradition patriarcale. C'était un culte réel, établi sur une connaissance approfondie de la vie, connaissance que, de nos jours, les religions exotériques peuvent à peine soupçonner.

Avec quel dédain les prêtres et les savants de l'antique Alliance n'auraient-ils pas regardé celui qui, d'accord avec les pontifes de la philosophie et de la science actuelles, serait venu leur dire que l'immortalité pour l'homme consiste dans le souvenir éternel qu'il laisse dans la mémoire de ses successeurs sur la terre.

La mémoire éternelle des hommes ! voilà une de ces inepties, un de ces clichés grotesques qu'on ne peut vraiment servir qu'à des peuples abêtis à force d'orgueil et d'admiration pour le Moi. Et ces inepties, ces pantalonnades, ils les écoutent, béants d'admiration, parce qu'elles sont débitées d'une voix sonore, rédigées en style pompeux, par un monsieur décoratif et décoré, devant qui l'ignorance de ses contemporains s'incline comme devant un oracle.

Et ces gens, avec une inconscience admirable, parlent d'éternité, eux qui veulent que l'homme, avec

petite raison, son intelligence bornée, soit le seul, l'unique Dieu de l'Univers.

Pauvre Dieu, incapable d'exécuter intégralement une seule de ses volontés, soumis à toutes les nécessités les plus tyranniques de la nature, et dont la vie terrestre est aussi éphémère devant l'Éternité que celle d'un moucheron.

Qu'il survienne donc, nous ne dirons pas un cataclysme mais une catastrophe un peu sérieuse sur notre infime globe, et qu'on nous dise ce qu'il en sera de la mémoire éternelle des hommes tels que les conçoivent les coryphées de la science et la philosophie positivistes.

*
* *

Le culte des morts pour toutes les religions traditionnelles, et la fête qui le consacre et en est, pour employer le langage des occultistes, le signe d'appui ici-bas, était quelque chose ayant sa réalité et sa raison d'être dans la Vie universelle.

Aucun des prêtres des Temples antiques n'ignorait que cette fête, fête des âmes désincarnées, était une date inscrite au sceau, au schéma du Dieu-Vivant, vivante elle-même par conséquent, et ayant sa correspondance totale et parfaite dans tous les mondes. Tous savaient que cette fête se célèbre dans le monde divin et le monde angélique aussi bien que dans le monde humain. Ils savaient qu'elle est commune à la Terre des vivants et à la Terre des mutabilités, de la génération et de la mort qui est la nôtre. Et là, nous touchons, mes frères, un de ces mystères profonds,

connus de tous les sacerdoces traditionnels antiques, perdus pour tous les sacerdoces agnostiques actuels, un mystère que je puis vous signaler sans le découvrir, n'ayant nulle qualité pour le faire.

En réalité, le culte des morts pour toutes les religions antiques, pour la Religion universelle devrions-nous dire, n'était pas autre chose que le culte de la Vie. Et la fête des âmes désincarnées n'était que l'affirmation de la vie, de la Vie éternelle et immuable à travers tous les Cycles universels.

Voilà la véritable tradition; et ce n'est pas sans quelque peine que nous pouvons en retrouver de faibles traces à notre époque, à travers les déformations que lui ont fait subir, par ignorance, les sacerdoces chrétiens, qui, s'ils en ont conservé pieusement le symbolisme et la lettre, en ont à peu près complètement perdu l'esprit.

Et n'est-il pas singulièrement surprenant de voir des sacerdotes, qui, journellement, répètent la parole divine, clef du mystère que nous étudions, n'en tirer aucune illumination vivante, et se complaire, pour ainsi dire, dans les ténèbres de la mort.

La cause de cela, c'est qu'ils ont insensiblement et sans même s'en douter, abandonné la vraie Tradition, celle que le Verbe divin incarné était venu plénifier et non détruire, pour s'aiguiller sur la voie de la tradition schismatique et païenne, ainsi que le prouve lumineusement le maître chrétien : Saint-Yves d'Alveydre.

Non veni Legem et Prophetas solvere sed adimplere, disait le Christ, indiquant ainsi clairement quelle était la Tradition qu'il fallait suivre pour par-

venir à la possession complète et intégrale de la vie.

Pour parvenir à cette possession et pour connaître ce qu'est la Vie en soi, c'est en effet à la source traditionnelle que nous devons puiser, à la source où puisaient les anciennes Universités patriarcales et que nous allons retrouver pure et tout entière dans les livres de Moïse et dans les Évangiles.

*
* *

Ouvrons le Sepher Berœschith et lisons-le, non dans son sens clair et exotérique, mais dans le sens occulte et ésotérique qui ne s'ouvre qu'à ceux qui possèdent la clef d'Or des XXII.

Le troisième verset du chapitre premier de la Cosmogonie est ainsi conçu : Oua-IAoMeR AeLHIM HeI AOR Oua-IHeI AOR : Et l'Ahlim dit : *Sera la lumière et fut la lumière.* Le sixième verset nous dit ensuite ce fut : IOM AeHaD, traduit par : Le premier jour, et que nous comprendrons, armés des clefs ésotériques : *Première manifestation universelle d'IOH*

Quel est cet AOR, cette lumière dont parle Moïse ? Pour le bien comprendre et ne pas tomber dans les discussions agnostiques et oiseuses, sur la possibilité, ou non, de l'apparition de la lumière physique avant l'existence des Luminaires, ouvrons maintenant saint Jean.

Comme il a, dès le commencement de son Évangile, expliqué ce qu'est le Berœschith de Moïse, au quatrième verset du premier chapitre, il va nous dire ce qu'est l'AOR.

... Oue-HaHalIM HalOu AOR LiBeNel HaADaM : Or la vie est la lumière pour les productions de l'universel Adam.

Le mystère est levé, tout s'éclaire, la lumière c'est la Vie; et la Vie, la Vie totale, universelle, absolue, est la première manifestation de Dieu, la seule qui puisse nous le faire connaître et comprendre.

C'est la perte de la notion de cette lumière, Vie absolue, qui a causé toutes les erreurs et les obscurités dans lesquelles se sont peu à peu enlisés, non seulement les sacerdoces chrétiens, mais toutes les philosophies et les sciences positives actuelles. Pourtant il n'y avait qu'à regarder autour de soi. D'où provient la vie que nous connaissons : la vie sensible, la vie manifestée sur terre, sinon de la chaleur fille elle-même de la lumière primordiale.

La science a depuis longtemps déjà reconnu cette évidente vérité, et l'on peut s'étonner à bon droit de ne pas la voir remonter par synthèse à la notion de la Vie absolue. Malheureusement, la science rejette la synthèse et se perd dans l'analyse indéfinie, tandis que la religion, par opposition systématique et irraisonnée, ne veut pas entendre parler de l'analyse scientifique.

Dire que la science n'est pas arrivée à la conception de la vie universelle peut paraître un paradoxe; il n'en est rien cependant, car ce qui, pour les positivistes, est la vie universelle, n'est rien autre chose que l'ensemble et la succession de vies relatives et bornées, se poussant et s'entremêlant, suivant ce que l'on nomme les séries évolutives. Ce n'est plus une vie

absolue et éternelle, indépendante de toutes ses manifestations temporelles, et antérieure à elles toutes; c'est une vie relative, composée de toutes les vies particulières et absolument dépendante de ces vies. En un mot, la vie n'est que la conséquence de l'évolution, au lieu d'en être le Principe.

*
* *

Nous avons tout à l'heure parlé de séries. Cette conception erronée a plus retardé la marche de l'esprit humain, que vingt autres erreurs plus considérables en apparence, et voici comment.

Plongé dans le Temps et dans l'Espace, enveloppé dans la divisibilité indéfinie, ne pouvant entrer en communication avec le monde extérieur que par ses sens, l'homme est toujours tenté, et cela est inévitable, quand la Tradition ne vient pas lui prêter son appui, de considérer comme réel et concret, cela seul que ses sensations lui présentent comme tel. Tout ce que ses sens ne peuvent atteindre n'est pas une réalité objective et rentre pour lui dans l'abstraction pure.

Or dans la Vie universelle, aussi bien que dans les univers sensible et supra-sensible qui n'en sont que la manifestation, l'abstraction n'a pas sa place, car tout y est réel, objectif et vivant. L'abstraction dont on a voulu faire une preuve de la puissance de l'esprit humain, n'est au contraire que la conséquence de la faiblesse de notre intelligence et de la limitation de nos facultés sensorielles.

Vouloir borner la vie à ce qui frappe notre sensibilité, est aussi illogique que vouloir limiter la mani-

festation universelle à la portée de nos télescopes, au grossissement de nos microscopes, à l'amplification sonore de nos microphones. Et pourtant, voilà ce que la science fait tous les jours et bon nombre d'esprits religieux la suivent hélas ! dans ce chemin.

Perdu, pour ainsi dire, dans le tourbillon vital, et ne pouvant en embrasser l'ensemble d'un seul coup, l'esprit humain se raccroche désespérément, en quelque sorte, aux manifestations partielles et successives de vie qu'il peut constater dans le milieu où il est plongé. C'est bien pour débrouiller ce qui lui semble un chaos, mais il ne faut pas en rester là et prendre pour des séries réelles, successives et définies de vies, ce qui n'est que la vie unique et indivisible dans son éternel mouvement ; mouvement, il est vrai, dont la perception est absolument faussée par l'interposition entre lui et nous, de l'espace et du temps.

*
* *

Nous nous sommes souvent surpris dans notre enfance à contempler, avec une curiosité qui n'était pas exempte de quelque stupeur, une vis sans fin tournant, entraînée par un mécanisme quelconque qui pour nous était l'inconnu.

A l'une des extrémités de cette vis, incessamment et sans interruption, des spires nouvelles naissaient, courant l'une après l'autre devant nos yeux émerveillés, pour aller se perdre, se fondre plutôt et disparaître à l'autre extrémité. Où fuyaient-elles ? Nous n'en savions rien. C'était merveilleux et incompréhensible.

Devant les manifestations de la vie dans l'Univers, nous sommes un peu dans l'état d'esprit de l'enfant devant la vis sans fin. Ce qui nous semble des séries successives et réelles, n'est en réalité qu'une illusion sensorielle produite par le mouvement unique et perpétuel de la spire vitale se développant dans l'éternité.

Incapables de saisir le principe qui la meut, excentrés par rapport à son axe, et ne saisissant de la spire totale, universelle, que la partie limitée qui se manifeste dans l'espace et le temps, son mouvement se traduit pour nous par des vies successives et sérielles quand n'existe en réalité qu'une Vie unique, absolue, indivisible et éternellement immuable.

Cette spire éternelle et vivante, c'est la Loi du mouvement dans tous les mondes, depuis le monde divin jusqu'au monde physique. Elle est la vie même de Dieu, comme elle est la vie de l'Univers, manifestation sensible du Dieu vivant.

Mais si pour nous qui le contemplons de profil, pour ainsi dire, et qui n'en voyons qu'une moitié l'autre se perdant en l'invisible, le mouvement vital est une spirale, il n'en est pas de même pour Dieu. Dieu est, en effet, l'axe et l'animateur de cette spire éternelle. Lui seul peut la contempler et la saisir dans son ensemble absolu. Elle est donc pour Lui le cercle parfait, principe et fin à la fois de la totalité de la spirale vivante en projection sur le plan de l'Éternité. Et de ce cercle, Il est à la fois le centre, la circonférence et le rayon.

Que de sujets encore et de quelle importance ce mystère n'offrirait-il pas encore à nos méditations!

Mais cela dépasserait de beaucoup le plan que nous nous sommes tracé pour aujourd'hui. Nous laisserons à plus tard le soin de l'approfondir ; contentons-nous de remarquer qu'à un autre point de vue il a sa correspondance symbolique traditionnelle dans le serpent, le Nahash de la Genèse.

***

En cela donc comme en bien d'autres choses, l'homme a lâché la proie pour l'ombre.

Il a pris pour la vie ce qui n'est qu'une manifestation infime de cette vie immense ; car, accumulât-il pendant des milliards de siècles, séries évolutives sur séries évolutives, il ne connaîtrait pas plus la vie, que ne pourrait connaître l'Océan, ses lois mystérieuses, ses courants et ses profondeurs, celui qui se contenterait de regarder tomber des gouttes d'eau.

Là est l'erreur de la science positive. Considérant ce qui est la vie réelle comme une simple abstraction, une catégorie de l'esprit humain, elle veut que la vie universelle ne soit qu'un composé de vies partielles et finies, comme si une accumulation de parties finies pourrait jamais arriver à produire l'infini.

La vie qu'elle affecte de considérer comme infinie n'est qu'une vie indéfinie, indéfiniment aléatoire, qui ne se maintient que par l'enjambement en quelque sorte, d'une série vitalisée sur une autre série en voie d'évolution, et à la merci d'une suppression brutale et en somme toujours possible, de la série existante actuelle.

Voilà comment la science positive s'est trompée

quant à la vie, et voilà pourquoi elle ne pourra sortir de cette erreur, tant que, par une synthèse hardie et appuyée sur la religion, elle ne remontera pas le courant bourbeux où elle s'enlise.

*
* *

Or, il faut bien hélas! l'avouer, ce ne sont pas les confessions chrétiennes actuelles qui pourront offrir à la science l'aide nécessaire, indispensable pour revenir à la vraie lumière et à la saine tradition. Non certes qu'elles ne soient pas suffisamment armées pour cela, surtout la religion catholique qui possède le faisceau intégral de la Tradition judéo-chrétienne, mais parce qu'elles sont, du fait de leur ignorance, dans l'impossibilité absolue de se servir utilement de leurs armes.

Les fidèles de la primitive Église les connaissaient, ces armes, et savaient s'en servir à l'occasion. La Tradition, ils la possédaient entièrement et dans sa pureté primitive, grâce surtout aux livres sacrés : le Sépher, les Évangiles et l'Apocalypse. Mais quand la puissance ténébreuse, la HOSheK de Moïse et de Jean cessera-t-elle de combattre l'AOR qu'elle ne peut comprendre, et quand cessera-t-elle de trouver dans l'esprit humain et les humaines passions, ses plus puissants auxiliaires ?

Les premiers soutiens elle les eut dans Marc-Aurèle, l'empereur philosophe, puis dans Julien l'Apostat. L'obnubilation commença : elle s'accrut puissamment sous Constantin dit le Grand, le soi-disant instaurateur du Christianisme, pour s'ache-

ver complètement à l'époque de la Renaissance.

C'en était fait. Abandonnant complètement les méthodes vivantes antiques, pour la méthode métaphysique païenne, les faits réels pour les verbiages creux d'une théologie sophistiquée, l'Église vit s'éteindre la dernière lueur qui la rattachait encore aux antiques croyances, et s'endormit, heureuse et satisfaite, sur le mol oreiller des symboles incompris, donc inutiles, et du culte désormais sans correspondance avec la Vie universelle. La lumière une fois encore était occultée, et le Livre de vie fermé par le septuple sceau apocalyptique.

Mais le Livre scellé n'en contient pas moins la Tradition, ses symboles et son culte vivant dans leur éternelle pureté. Plaise au ciel que le jour vienne bientôt, où, réveillée enfin à la voix de Celui qui jadis ressuscita Lazare, l'Église universelle, armée de ces symboles et de ce culte, puisse démontrer à la science positive, émerveillée et ravie, et démontrer non par des discussions métaphysiques, mais par des FAITS SENSIBLES, cette Vie universelle absolue, que le scientifique nie parce que, nouveau saint Thomas, il ne peut la toucher de la main.

***

L'Église chrétienne primitive, avons-nous dit, connaissait la Tradition, et par là même la Vie universelle. La preuve en est dans ce dogme inscrit aux trois symboles primordiaux : « JE CROIS A LA VIE ÉTERNELLE. »

Comment cette Vie simplement dite, éternelle et

absolue, cette Vie que l'on peut retrouver tout entière et indivisible dans la plus infime des manifestations vivantes de l'Univers, est devenue dans l'esprit de l'Église une simple abstraction qui ne s'applique qu'à un Dieu aussi abstrait que cette vie même, nous n'entreprendrons point de le faire voir. Cela nous entraînerait hors de notre sujet. D'ailleurs, ce que nous avons dit déjà à propos de la science positive, peut s'appliquer à l'Église : l'emploi des mêmes méthodes païennes conduisant fatalement aux mêmes résultats.

Ce que nous voulons faire saisir, c'est comment une fausse compréhension de ce qu'est la mort, est venue encore ajouter aux ténèbres où s'enfonce le sacerdoce chrétien.

Pour lui, la Mort est la punition, le terrible châtiment infligé à Adam pour sa prévarication ; et ce châtiment c'est la suppression de la vie pour Adam et sa progéniture. « Je t'ai créé immortel, donc participant à l'éternelle vie ; malgré cela, tu mourras, c'est-à-dire en toi et par toi je mettrai un terme à cette vie éternelle. »

Pour placer dans la bouche du Créateur un tel discours, il faut vraiment avoir perdu la notion même de l'Éternité. Comment, en effet, l'Éternité de la vie pourrait-elle cesser d'être, ne fût-ce qu'un moment, dans la plus infime de ses manifestations, sans se détruire elle-même pour toujours ? La conservation même de la vie de l'âme ne peut suffire à éclairer cette contradiction.

Si le corps mourait dans le sens habituel donné au

mot mourir, la Vie universelle serait rompue et détruite en dépit de la survivance qu'on voudrait conserver à l'âme.

Or le corps ne meurt pas plus, au sens propre du mot, que ne meurt l'âme; il se transforme, voilà tout. Ses éléments retournent à leur source, morts non pas, évertués au contraire, aussi vivants, plus vivants, pourrais-je dire, qu'ils en étaient sortis.

Qu'est-ce donc que cette Mort mystérieuse? Si nous voulons le savoir et en pénétrer quelque peu les Arcanes, c'est encore les livres traditionnels que nous devrons, nous, les laïcs initiés, aller interroger.

Au dix-septième verset du second chapitre du Berœschith, Moïse met dans la bouche du Créateur les paroles suivantes : Ou-MeWetz HaDaWaTh TOB Ouâ TRaW, La-hoAKàL MiMeNOu, Ki-BIOM AKâLKâ MiMeNOu, MOuTh ThâMOuTh.

Ce que l'on a traduit ainsi : « Ne mange pas si peu que ce soit de l'Arbre de la connaissance du Bien et du Mal, car dans le jour où tu en mangeras si peu que ce soit, mourant tu mourras. »

Or que signifie en réalité le texte. « *Si tu quittes la sphère de vision et de vie absolue pour la sphère de la connaissance dualistique, tu te soumettras immédiatement à la loi de cette sphère : la mutation*. »

Qu'il y a loin entre cet avis paternel donné, dans sa bonté, par le Créateur à sa créature, et cette menace, effrayante et absurde à la fois, de la suppression de la vie, de la rentrée de l'être dans le néant.

La mort n'est donc pas la fin, la suppression de la

vie; c'est la mutation, Loi du monde physique, du monde des organicités et des origines. La mort n'est pas un châtiment créé expressément par Dieu pour punir la faute d'Adam, mais la loi de la sphère de connaissance, loi à laquelle Adam fatalement se soumettait, de sa propre volonté, en quittant le monde de vision directe et d'immanence en Dieu, pour le monde de la connaissance et de la mobilité.

Il n'est pas d'ailleurs besoin d'être grand clerc en étymologie, pour s'apercevoir que le mot MOuTh par lequel Moïse exprime la soi-disant mort, est la racine même d'où est sorti le verbe latin *mutare*, dont nous avons tiré notre mot français *mutation*.

Bien d'autres choses seraient encore à étudier en ce verset si profond, tant sur la Connaissance que sur le Bien et le Mal dont il traite, mais cela ne rentre pas dans le cadre de notre sujet. Nous voulions simplement et brièvement éclaircir une faible partie des mystères de la mort; faible partie qui suffit amplement à nous faire comprendre que mourir n'est pas cesser de vivre, mais seulement modifier notre manifestation vitale. C'est toujours la spire dont nous avons parlé. Emportés par son tourbillon que rien n'arrête, nous avons changé de plan, notre vie ne s'est pas même interrompue.

Jusqu'à présent, mes frères, nous avons étudié la vie universelle, il nous reste à examiner succinctement comment cette universelle croyance a engendré le culte des morts et pourquoi.

⁂

Tout culte, par sa définition même, est un ensemble de rites, de cérémonies, si nous le préférons. destinés dans l'esprit de celui qui les pratique à le mettre en relation avec des êtres vivants supérieurs à lui. Or à qui le culte qui nous occupe s'est-il toujours adressé et s'adresse-t-il encore ? aux Ames désincarnées. Il s'ensuit que l'humanité a toujours cru et croit encore à la possibilité de communications entre les âmes désincarnées et l'homme vivant sur la terre.

Cette possibilité, nous pouvons dire cette certitude, découle de la définition même que nous avons donnée de la vie. Si en effet la vie est universelle, éternelle, infinie, indivisible, tout être qui y participe est par là même en communion intime et perpétuelle avec tous les autres êtres vivants.

Certitude, avons-nous dit et avec raison, car cette communication avec les âmes désincarnées, qui ne peut être qu'une croyance pour les religions agnostiques actuelles, était une certitude, une certitude appuyée sur des faits journaliers, pour les religions traditionnelles antiques.

Tout le rituel ancien, tel qu'on peut le retrouver dans le Livre des Morts, n'avait qu'un but : mettre l'homme terrestre en communication parfaite avec l'homme désincarné. Mais si la religion antique savait que l'homme peut communiquer sensoriellement avec l'au-delà, elle connaissait aussi quels dangers cette communication peut offrir aussi bien à l'évocateur qu'aux évoqués.

C'était en grande partie pour parer à ces dangers qu'était institué le rituel des morts et ses prescriptions profondes, minutieuses, prescriptions que devraient bien étudier nos évocateurs agnostiques modernes qui s'épargneraient et épargneraient ainsi aux âmes qu'ils évoquent bien des périls et bien des douleurs.

D'ailleurs, les anciens sacerdoces étaient trop avertis pour laisser de pareils moyens aux mains des profanes. L'évocation des désincarnés était un des actes les plus hauts, sinon le plus haut de la religion antique et les cérémonies n'étaient accomplies que dans les temples par les sacerdotes des grades les plus élevés.

Le résultat de ce culte était que tout peuple antique traditionnel, possédait réellement ce qui constitue la vie totale d'un peuple, et c'est ce qui explique la vitalité inouïe et la persistance incompréhensible pour les modernes de peuples comme les Égyptiens et les Chinois, pour ne citer que les plus connus.

Dire aux philosophes et aux historiens positivistes, qu'un peuple n'est pas constitué uniquement de la portion existante et actuelle de l'humanité qui habite une partie déterminée du globe, se sert du même idiome et se soumet aux mêmes lois, c'est déjà leur parler une langue inconnue. Ajouter que cette portion n'est que la moins importante et la moins vivante du peuple, et que la vraie nation, la nation réellement vivante est l'ensemble des ancêtres disparus, c'est vouloir se faire considérer comme un fou. Cependant, rien n'est plus vrai ; et c'est cette nation invisible, bien plus que la partie actuellement visible de la

nation, qui préside aux destinées de la patrie et qui la dirige dans sa marche.

Chez nous-mêmes cette nation invisible s'est manifestée visiblement, il y a quelques siècles, incarnée réellement dans le mystérieux être que nous nommons Jeanne d'Arc, et c'est cette puissance qui, véritablement, a constitué l'unité française, qui n'existait pas encore avant cette sublime manifestation. Ceux d'entre nous qui ont lu la *Jeanne d'Arc victorieuse* de notre très vénéré maître Saint-Yves, nous comprendront facilement; car il est impossible de démontrer plus clairement que ne le fait cette œuvre admirable, l'action d'un peuple invisible sur ses frères visibles, et l'appui gigantesque qu'il est capable de leur prêter (1).

Voilà ce que connaissait si bien le sacerdoce ancien, comme il savait encore la nécessité de ce que l'occultisme nomme le signe d'appui, pour la manifestation de la force invisible. Et c'était là la cause véritable de la momification des corps, ce rite profond du culte des désincarnés.

Pour qu'une vertu quelconque d'un plan supérieur puisse se manifester au plan inférieur, il faut nécessairement qu'elle trouve, sur ce plan, un intermé-

---

(1) Tout le monde a encore présent à la mémoire, le rapport de Togo annonçant au Mikado la victoire de Tsoushima, et dans lequel l'amiral japonais attribue à l'aide des âmes ancestrales la meilleure part de cette victoire. — Nous n'espérions pas en écrivant, l'année dernière cette méditation, voir nos affirmations confirmées d'une façon aussi officiellement éclatante.

diaire, un médium pour employer le langage moderne, qui le mette en communion avec les êtres visibles qui l'invoquent.

Or le corps humain, vivant ou mort, constitue le meilleur de ces intermédiaires ; une portion même de ce corps, si minime soit-elle, un simple ossement suffit à assurer la communication. En conservant indéfiniment le cadavre, les Égyptiens s'assuraient une quantité innombrable de ces points d'appui, car chaque âme, même disparue depuis des siècles, pouvait, au moindre appel, retrouver le corps qu'elle avait jadis animé.

C'est la même raison qui fait que tout émigrant chinois tient à revenir vivant ou mort à la mère-patrie. Il assure, par la présence de son corps en cette patrie, son appui efficace à ses frères incarnés, aux jours de danger pendant lesquels la nation aura besoin de toutes ses forces, les visibles comme les invisibles. Et c'est ce qui nous faisait dire en commençant et qui nous explique que la vitalité et la longévité d'un peuple est en raison directe du culte qu'il rend à ses morts.

*
* *

La religion chrétienne, dans sa forme catholique-orthodoxe ne serait pas, ainsi que nous le prétendons et sommes à même de le prouver quand cela nous plaira, la continuatrice directe de la Tradition patriarcale, si elle ne possédait pas dans son intégrité le culte des morts. Que disons-nous, elle ne serait pas ce qu'elle est la religion divine par excellence, ayant

non seulement conservé mais plénifié la Thorah et les prophètes, si elle n'avait pas, dépassant tout ce qui existait avant elle, élevé ce culte jusqu'à sa sublime hauteur et ne l'avait pas mis de pair avec le plan divin lui-même.

Qu'elle connaisse la vie éternelle, nous l'avons prouvé dans la première partie de cette méditation ; qu'elle ait la certitude de la communication entre les vivants et les morts, qui en pourrait douter ? Comme elle a inscrit dans ses trois crédos ; *Je crois à la vie éternelle* ; elle y a inscrit aussi *Je crois à la communion des saints*. Or qu'est cette communion des saints, sinon l'union éternelle et vivante des incarnés et des désincarnés, de l'Église militante et de l'Église triomphante dans l'unité du Dieu vivant.

Par quel acte consacre-t-elle et manifeste-t-elle en ce monde, cette union vivante éternelle ? Par l'acte religieux le plus beau, le plus sublime, le plus divin, pour celui qui le peut pénétrer et comprendre, qui ait jamais été accompli sur la terre : la Messe.

Représentant de la communauté chrétienne qui l'entoure et l'assiste et sans laquelle il ne pourrait rien : centralisateur et unificateur en soi, de toute la puissance vivante de volonté et d'amour de cette communauté, le prêtre est à l'autel. Sous ses mains est la pierre consacrée contenant la relique de saint, ossement humain indispensable à l'opération de magie divine qui va s'accomplir dans un instant. Selon le rite solaire de la plus antique tradition, le rite de Ram, du premier Zoroastre et de Melchissédec, il consacre le pain et le vin.

C'en est fait; le mystère est consommé; le peuple invisible s'est uni au peuple visible, l'esprit à la matière, la terre des vivants à celle de la mort, Dieu à l'homme. Et de cette union intime et complète dans l'universelle Vie, se génère en présence réelle et vivante le Christ, l'Homme-Dieu, Fils du Dieu-vivant, par l'acte de l'esprit de vie, l'immarcescible et éternel Amour.

*
* *

Arrêtons-nous mes frères et craignons de profaner par trop d'audace, en voulant pénétrer, avant le temps fixé par la Suprême Sagesse, les mystères fermés à notre faible intelligence. Si nous voulons voir se lever les derniers voiles, c'est au Dieu-Vivant que nous devons le demander humblement, car Lui seul peut nous introduire dans le Saint des Saints, où n'entraient qu'en tremblant, une seule fois dans le cycle annuel et la tête voilée, les seuls souverains pontifes de l'antique Alliance.

Et si quelques doutes s'élevaient en notre esprit sur ce qui vient de nous être dévoilé touchant le profond et divin mystère de la messe chrétienne, souvenons-nous que les confessions chrétiennes qui, par une inconcevable incompréhension des mystères, une ignorance stupéfiante de la vie éternelle, ont rejeté la messe, ont du même coup, poussées par une conséquence fatale, alors qu'elles se croient guidées par une volonté raisonnée, rejeté le culte des Morts.

∴

Voilà, mes frères, quelques-unes des pensées que peut éveiller en nos âmes cette belle fête de la Toussaint, fête des âmes désincarnées. Qu'elle ne soit donc pas pour nous la fête des morts, la fête des deuils et des larmes ; qu'elle soit, au contraire, la fête joyeuse par excellence, la fête de la Vie universelle.

Cette Vie, ne la cherchons pas en dehors de nous-mêmes, dans les manifestations plus ou moins durables, plus ou moins passagères de son évolution dans l'espace et dans le temps. C'est au fond de nous, dans la partie la plus intime et la plus pure de notre être, que nous la trouverons cette vie, cette vie qui nous constitue partie indivisée et indivisible de l'infini, en communion intégrale et parfaite avec la Vie éternelle, absolue, qui n'est autre que le DIEU-VIVANT Lui-même, en Qui seul réside toute royauté, toute puissance et toute gloire !

Béni soit-Il dans les siècles des siècles.

Amen.

Dr Saïr.

Saïr, 9 novembre 1904.



L'ASTROLOGIE PRATIQUE

Nous avons annoncé, dans notre dernier numéro, une petite brochure sur l'Astrologie, publiée par notre collaborateur G. Phaneg, à la Librairie Française, 4, place Saint-Michel, Paris.

Nous pensons que ce petit travail, qui, comme le dit l'auteur, « n'a aucune prétention scientifique », vient à son heure et donne satisfaction au grand public, à la masse énorme des personnes que l'étude de l'Astrologie intéresse, mais qui n'ont ni le temps ni les possibilités d'aborder le côté dit scientifique de la question.

On se trouve, en effet, en présence, lorsqu'on veut aborder l'étude de l'Astrologie, d'un amas extraordinaire de calculs embrouillés, de termes barbares, de notions physiologiques et psycho-philosophiques qui demandent, pour être assimilés, une organisation mentale très forte et une base très étendue de connaissances scientifiques générales. Il était donc nécessaire non seulement d'arriver à une extrême simplicité d'exposition, mais encore de bien dégager les procédés onomantiques de toute idée astrologique. Bien qu'il ait conservé le titre plus connu d'*Astrologie onomantique*, c'est ce qu'a tenté de faire Phaneg. On

a, en effet, en étudiant sa petite brochure, l'impression d'une grande simplicité d'exposition et on arrive à la conclusion cherchée qu'on pourrait parfaitement, pour désigner les forces en action, laisser de côté la terminologie zodiacale et planétaire et se servir, par exemple, de chiffres ou de couleurs.

Tout repose, en effet, sur les combinaisons de nombres et sur certains petits changements très simples, mais dont les conséquences sont énormes, car ils font tout changer de plan.

Nous avons déjà eu la pensée que cette petite méthode si simple et que n'importe qui pourra s'assimiler en deux heures, peut donner des résultats extrêmement nets, non seulement pour les horoscopes de personnes, mais encore pour ceux des nations (Voyez les essais parus dans l'*Almanach de la chance* pour 1905 et l'article de concordance de l'*Almanach* pour 1906). Ces essais ont été faits d'après la méthode que nous sommes chargés de présenter aux lecteurs de l'*Initiation*. Aussi nous la leur recommandons vivement et nous pouvons, nous aussi, prédire que tous ceux qui l'étudieront seront contents des résultats obtenus.

PAPUS.



LA KABBALE PRATIQUE

Tout ce qui est de toi est amour et bonté ; le mal n'est donc que notre œuvre ; la suite de la séparation, la suite du premier péché.

Nous savons que les mathématiques sont la seule science qui nous conduit à l'évidence et à la vérité.

Les principes mathématiques sont, sans être matériels, les seules vraies lois du visible et du sensible ou du sensuel.

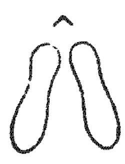
Tant que nous voulons définir les principes par les choses, il faut nécessairement que nous nous trompions et que nous fassions fausse route : mais si les principes nous dirigent, si nous examinons, il est impossible que nous tombions dans l'erreur.

Rien ne peut être démontré dans les mathématiques si on ne reconduit pas à un axiome ce qu'on veut démontrer, car cela seul est vrai.

Mais pourquoi l'axiome est-il vrai ? L'axiome est vrai, parce qu'il est indépendant du matériel et sensuel et parce qu'il n'est qu'intellectuel. De là nous voyons que seulement la marche de l'intellectuel au matériel est le chemin de la vérité, et c'est pourquoi les doc-

trines des nombres sont les plus hautes mathématiques, parce que tous les axiomes qu'elle donne s'attachent à des vérités intellectuelles.

Ce n'est que si on compare les productions corporelles avec les lois du principe intellectuel, qu'on peut juger de la régularité des choses. Par exemple, si je demande : Quelle position du corps de l'homme est la plus forte, la plus stable, je trouverai par des proportions, si ses pieds ont cette position



La cause en est dans l'intellectuel, car cette position forme le △ de la pyramide, la base intellectuelle, qui est la plus forte pour tous les corps.

Chaque ligne droite a le nombre 4, qu'elle soit grande ou petite, et chaque ligne circulaire a le nombre 9.

Et la grande ligne et la petite est le résultat de sa force, de ses lois, de ses nombres ; mais malgré qu'elles aient le même nombre, elles ne sont pourtant pas égales. Chaque loi et chaque nombre agit différemment avec plus ou moins de force.

La ligne droite est celle qui émane immédiatement de Dieu comme du point de l'ordre ; tout ce qui tombe sous cette ligne est sur le chemin de l'ordre.

Chaque ligne droite est une tangente.

Chaque ligne courbe est un obstacle, image de la sensualité, de la volubilité variable.

Les principes de la physiognomie, du son, des paroles, du caractère, des actions y reposent.

La ligne droite est la plus courte, parce qu'elle est la progression de l'unité, parce qu'elle contient dans tout l'unité et parce qu'elle conduit à l'unité.

Qu'on réfléchisse sur les principes de la géométrie. Si on veut mesurer quelque chose, il faut d'abord avoir une base, ensuite une ligne ; mais celle-ci telle qu'on l'obtient est infinie et ce n'est que par la deuxième position qu'on a une autre ligne, qui coupe la première ; celle-ci donne la grandeur et la mesure ; et on définit par elle la hauteur et la distance. Mais comment cela se fait-il ? En faisant de trois objets un.

Ainsi on peut mesurer des grandeurs corporelles avec l'intelligence. Les objets ne se touchent que par des lignes intellectuelles.

Sur les exigences de ce qui est conforme à la considération.

Considération. — *Primum movens* ; force de l'âme ; force de l'attraction.

SIGNATURE DES CHOSES.

Dans le firmament. — Splendeur, lueur, couleur, grandeur.

Dans le végétal. — Figure, grandeur, couleur, odeur goût, forme.

Dans le minéral. — Couleur, poids, résonnance, son.

Dans l'animal. — Stature du corps, linéaments (?), éclairs des yeux, traits, acuités et gravité du son, timbre.

Il y a une force active ; elle est au-dessus de toutes les forces générale et intelligente.

A cette force toutes les autres forces sont subordonnées.

Cette force donne à tous les êtres, qui sont corporels, leurs formes, et par elle les êtres à lui subordonnées se conservent et se propagent.

Cette force est triple selon sa nature et simple dans ses actions.

La production des parties de germe de la matière est essentiellement différente de l'incarnation ; mais elles sont pourtant sous les mêmes lois.

Il y a une simple force supérieure qui agit dans tous les corps, sans laquelle aucun corps ne se développe, sans laquelle aucun corps ne peut se conserver, et cette force est essentiellement différente des corps.

LES ÉLÉMENTS.

Il n'y a que trois éléments, la terre, l'eau et le feu. L'air n'est pas un élément.

La nature n'a que trois dimensions dans les corps, et trois dimensions dans tout ce qui est capable d'un mesurage.

Celui qui connaît les secrets des nombres me comprendra facilement. Si les corps se composaient de quatre éléments, ils seraient durants, indestructibles.

L'air n'est pas des éléments qui font les corps ; il

est plutôt le véhicule qui porte les éléments dans les corps et par lequel ces derniers y sont conservés.

Si un corps est réduit à ses éléments, nous trouvons de la terre, de l'eau et du feu ; l'air on ne le trouve jamais, il n'est que la force, dont le corps est imprégné et qui conserve ses éléments.

Là où il n'y a que des parties fugitives les éléments sont nécessaires pour conserver les fugitives.

La loi intellectuelle et la loi corporelle suivent les mêmes procédés.

La loi corporelle fait pénétrer ses effets dans le corps du dehors et la loi intellectuelle du dedans ; c'est nécessaire pour la conservation des corps.

Pondere, *mensura*, *numere*, etc.

Tout ce qui est, existe dans son nombre, sa mesure et son poids.

Le nombre est ce qui produit l'action.

La mesure, ce qui règle l'action.

Le poids, ce qui a l'action pour effet.

Vis vegetiva
— *sensitiva*
— *operativa*.

Il ne faut jamais confondre l'univers invisible avec le visible.

Ce n'est que l'invisible et l'originaire qui ont de la vérité et de l'invariabilité ; le reste, c'est le monde des phénomènes.

Le plus petit qui est visible a dans l'invisible les mêmes formes que le visible ; ainsi le fruit est dans le petit le même que dans le grand ; tout n'est que déve-

loppement, passage de l'invisible au visible, explosion du centre vers la périphérie.

Il y a deux forces, la supérieure et la subordonnée, celle de l'intellectuel et celle de la matière. La première est harmonique, invariable, la source des beautés et de la vie ; la deuxième est disharmonique, la source de la laideur, du désordre et de la mort.

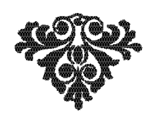
La perte et la destruction des choses a lieu, si un être cesse d'exister sous une force, qui est conforme à cet être.

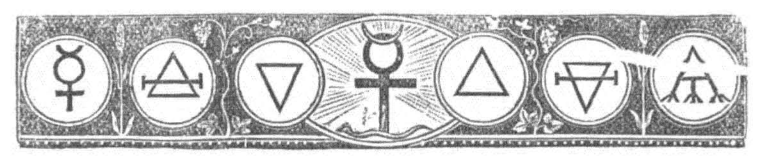
Les choses incorporelles ou spirituelles changent, si elles cessent d'être sous la loi qui fait leur essence.

Ainsi l'âme de l'homme changeait en quittant la loi spirituelle de l'ordre et s'abaissant à la sensualité et à la matière.

Chaque corps est passif ; ce qui n'est pas corporel, est actif.

(*A suivre.*) ECKARTHAUSEN





PARTIE LITTÉRAIRE

LÉGENDES

Dieppe : Le Vaisseau fantome (*Au bout de la jetée*).

On n'avait pas fait dire de messe pour les amis des naufragés de la *Belle-Rosalie*, un trois-mâts perdu, au mois de novembre, le jour des Morts, un peu avant le crépuscule du matin. Madeleine, fiancée de Pierre, le timonier du navire, et sa sœur Marie se rendent à la jetée; le temps est glacial, la mer affreuse. A l'horizon, au sein des brumes, se détache tout à coup la forme d'une carcasse de navire, la voilure, les mâts. La vision s'approche. Ce sont eux! ce sont eux! les voilà là-bas! Vois-tu, Marie!! — Marie ne voit pas d'abord, mais Madeleine voit si clairement que Marie finit par voir comme elle. Oh! les pauvres malheureux! et leur bateau quel air sombre! — Tiens, tu ne diras plus que tu ne les vois pas.— Ils vont entrer. — Vois-tu Pierre qui tient la barre et qui nous reconnaît, les autres aussi. — Voici qu'ils nous tendent les bras! Oh! qu'ils sont pâles, jusqu'aux cheveux. — Un rayon du triste soleil de novembre se glisse à travers les brumes — La cloche de la première messe sonne et le navire disparaît.

Dieppe : cité de Limes (*Les Mauvaises Fées*).

La cité de Limes était primitivement habitée par une race barbare, qui, suivant l'opinion des archéologues, logeait dans les cavités qu'on voit encore aujourd'hui sous la forme d'entonnoirs. A l'époque où vivait cette race et postérieurement, il dût se passer dans la cité des faits pleins de sombres mystères. C'était surtout pendant les nuits de la pleine lune de septembre que le plateau devenait un objet de curiosité et de terreur. — Que s'y passait-il? Étaient-ce des fêtes? étaient-ce des maléfices? des danses effrénées, ou des cérémonies au rite sanguinaire. Ne franchissez pas vers minuit à la pleine lune de septembre l'enceinte de la cité, vous serez assailli par les mauvaises fées. Dans un nuage blanc vous verrez leurs corps fluets, leurs cheveux épars, leur visage perfide. Elles feront éclater à vos yeux des étoffes précieuses. Mais malheur à vous si vous êtes séduit, car vous serez entraîné par elles jusqu'au bord de la falaise et y serez précipité.

Dieppe : Le vieux Rollet (*Batarelle et ses compagnes*).

Derrière le Pollet, au bord du bassin de la rivière d'Arques, se trouvent les ruines d'un vieux pont qui servait dans les temps reculés à faire communiquer le faubourg et la ville. Au pied de ces ruines, sur le galet, où l'on voit le jour les femmes et jeunes filles de pêcheurs nettoyer en chantant leurs paniers de

pêche se passaient autrefois pendant la nuit des scènes de mystérieuses terreurs.

La mer au loin est en courroux. L'éclair luit. Au milieu des éclats de la tempête, un bruit sinistre se répète. C'est le battoir de Batarelle.

Batarelle, juive ou sorcière, aidée de ses compagnes, pétrit à coups redoutables la chair d'un enfant qu'elle a soustrait. Dans le sang de la victime, elle va tremper la bure de son vêtement et retrouver ainsi la jeunesse. Elle appelle Satan. Satan doit prolonger ses jours — il approche — mais trop tard. Un saint anachorète, précédé de la croix, suspend le sacrifice, et Satan, avec ses horribles protégées, a disparu.

DIEPPE : CITÉ DE LIMES (*La coupe de Braquemont*).

Un habitant de Braquemont venait de son parc où il avait été visiter ses filets. — Il était tard, c'était pleine lune et les fées dansaient dans un rond où l'on voit toujours l'herbe plus verte qu'ailleurs ; c'était le trou de leurs rondes. Tout à coup, elles cessent de danser et viennent au-devant du paysan attardé ; elles l'entourent et lui présentent à boire dans une coupe merveilleuse, il résiste, elles le pressent, elles allaient le séduire, mais minuit sonne. C'est l'heure où les fées disparaissent et la coupe reste entre les mains du pêcheur.

Cette coupe, dit-on, se voyait encore, il y a un certain nombre d'années, à Braquemont.

DIEPPE : TERRE DE BRÉAUTÉ (*Les Cavaliers blancs*).

Ne vous attardez pas, vous tous qui, pour rentrer

chez vous, avez à traverser les terres du château de Bréauté.

Dans les clairières et les taillis qui servent de transition entre la plaine et les grands bois, se glissent au milieu de la nuit des nuées de fantômes qui viennent de l'horizon rasant la terre.

C'est un nuage tourmenté et floconneux... Il approche... Quelques formes vagues commencent à se dessiner... Les voilà. — Ils arrivent en tourbillonnant, pâles, sur des chevaux pâles ; leurs manteaux, soulevés par leur course vertigineuse, voltigent derrière eux.

Quelques lueurs métalliques indiquent çà et là des luisants de casques et de fer de lances. Leur corps ne projettent pas d'ombre, leur charge sinistre ne résonne pas et ne froisse pas un brin d'herbe. Ce sont les âmes des soldats romains qui ont livré là un fameux combat et qui piquent la terre de leurs lances, cherchant à réveiller ceux de leurs camarades qui dorment encore.

DIEPPE (ENVIRONS) : PRÈS VARENGEVILLE (*L'Eglise de Saint-Valéry*).

Un grand nombre de curieux, chaque année, vient visiter Varengeville, c'est un des plus beaux villages normands. En se dirigeant de Varengeville vers les falaises, on ne tarde pas à rencontrer la petite église de Saint-Valéry qui fait l'objet d'une des légendes du moyen âge.

Saint Valéry est le même qui a laissé son nom à deux jolis petits villages de la côte normande, savoir

Saint-Valéry en Caux et Saint-Valéry sur Somme. La vénération que les habitants de ces deux villages avaient pour lui, implique en elle-même un miracle, savoir d'avoir mis d'accord sur ses mérites Normands et Picards.

Mais il paraît en avoir fait de plus grands, entre autres, celui qui a trait à la petite église de la falaise.

Cette église, située d'une manière si pittoresque, au-dessus de la mer, faisait les délices du saint homme. Les habitants de Varengeville, trouvant qu'elle était trop loin, la démolirent et en firent construire une autre au milieu de leurs habitations.

Le saint ne goûta pas la chose et par une belle nuit, avec l'aide des anges, reconstruisit son église sur la falaise où on la voit encore.

Environs de Rouen : Forêt de X. (*La Sorcière*).

Les deux jeunes filles, blotties l'une contre l'autre, s'engagèrent sur les quelques planches jetées en travers du ruisseau. En passant d'une rive à l'autre, elles s'arrêtèrent troublées. Du sein des broussailles épaisses, une grande figure grise se détache et vient à elles.

Puis une voix débile leur dit : « Passez, mes mignonnes. » Une d'elles parvient à s'enfuir, mais une main dure et froide saisit la moins alerte et la dépouilla successivement de tous ses bijoux et atours.

« Un beau jour, ajouta la sorcière, tu t'éveilleras laide et vieille comme moi. Le soir de ce jour, tu viendras attendre les jeunes filles qui traversent la clairière et malheur à celles qui t'écouteront.

Le lendemain de cette rencontre, le pasteur qui

menait ses bêtes à l'herbe, trouva aux ronces des lambeaux de soie et de tissus légers. On ne revit plus dans le pays la belle fille qui avait écouté la sorcière, mais l'espèce s'en est perpétuée.

Embouchure de la Seine : Fancarville. (*Le Cheveu blanc*).

Enfer, malédiction ! notre gars perd la tête et se précipite à travers les falaises, engageant dans les buissons sa chevelure devenue prodigieuse.

Puis, dans la paroxysme de sa fureur, il se jette dans la Seine.

Sa chevelure le suit, blanche, flottante, devenue au milieu des eaux une masse écumante.

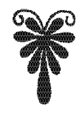
Bientôt les voiles de la mort l'enveloppent, une voix menaçante partie du sommet d'une lame lui crie dans la nuit : sois maudit ; c'est la vieille mendiante, la sorcière, et le damoiseau demeure englouti dans les lames. Mais le flot de la Seine ramène encore, à des époques régulières, cette masse écumeuse. C'est le mascaret.

Sur la cote de Pontorsons et au mont Saint-Michel (*L'Ame de Madeleine*).

Madeleine, la fiancée du cavalier, était morte. Celui-ci demeurait immobile sur son cheval, devant la porte de Madeleine. Tout à coup, un coup de vent éteint les cierges qui brûlaient près du cercueil, le cheval se cabre, le cavalier se sent comme enveloppé d'un froid subit du dos à la poitrine, puis il entend une voix bien

faible et glacée comme une trombe de neige qui dit : « Viens. »

Le cheval qui s'était cabré est pris d'un vertige, il détale à une allure qui n'a plus de frein. Bientôt il arrive sur les grèves où nul chemin n'est tracé ; dans le délire, la crinière flottante, il rase le sol, plus qu'il ne le touche. Tout à coup, il fait un soubresaut, son pied avait glissé sur une partie plus molle de la grève... Là était l'abîme, le cheval et le cavalier disparaissent, l'âme du cavalier avait rejoint celle de sa fiancée. Elles viennent, dit-on, chaque année aux rendez-vous que se donnent les âmes des trépassés, le 1er novembre, dans les brumes du mont Saint-Michel.



UN SECRET PAR MOIS

Voici un secret très bon pour enlever les taches de rousseur et autres défectuosités de la peau.

Faites cuire de la litharge dans du vinaigre, passez-la et ajoutez-y un peu d'huile de tartre. Prenez ensuite de la myrrhe, une quantité suffisante de blancs d'œufs et un peu d'eau-de-vie. Mêlez et battez bien, puis faites évaporer toute l'eau sur feu doux. Rajoutez alors à peu près la même quantité de l'eau obtenue avec la litharge, le vinaigre et l'huile de tartre. Pour se servir de cette recette, il faut laver le visage à l'eau de son. Bien l'essuyer avec un *drap rouge* et l'oindre dudit onguent, matin et soir. Il faut laisser sécher seul. Le résultat est, paraît-il, merveilleux.

(ALEXIS.)

Société des conférences spiritualistes.

La Société a rouvert ses séances le jeudi 23 novembre dans la grande salle des Sociétés savantes.

Nous donnerons dans le prochain numéro le compte rendu de cette séance.

Ecole hermétique.

Les diplômes délivrés par l'Ecole hermétique portent le titre d'apprenti, compagnon et maître en hermétisme. Les examens pour le premier grade auront lieu le mois prochain pour les élèves de l'année dernière.

Les cours sont encore combles cette année.

Ordre martiniste.

Les anciens délégués de l'Ordre qui désireraient recevoir des renseignements en vue de redonner à certaines formations une activité plus grande sont priés d'écrire à la Direction de l'*Initiation*. Un service complet de correspondance entre les délégations et le Suprême Conseil fonctionne dès maintenant.

L'Ordre s'est assuré l'impression de ses documents de manière à éviter toute indiscrétion.

Une nouvelle Revue mensuelle, *le Voile d'Isis*, journal d'études ésotériques, psychiques et divinatoires, vient de paraître à la *Librairie générale des Sciences occultes*, 11, quai Saint-Michel, Paris, sous la direction du docteur Papus.

Notre confrère Etienne Bellot en est le rédacteur en chef.

Les abonnés du bulletin *l'Initiateur* recevront autant de numéros du *Voile d'Isis* qu'ils devaient recevoir de numéros du bulletin.

Nous rappelons à nos lecteurs qu'ils trouveront chez Ficker, 5, rue de Savoie, une édition nouvelle des planches de Khunrath avec explication des planches. Cette édition est publiée sous la direction des docteurs Papus et Marc Haven.

Signalons aussi tout spécialement le bulletin de l'Ordre martiniste en Hongrie intitulé: *Isis*.

Isis. — *Sbornik pro synthetické studium filosofie, systému naboženskych a okkultismu.* — Majitel, vydavatel a zodpovedny redaktor otokar griese v prerove na Morave Redakce i administrace : Prerov, Morava.

*
* *

Bibliothèque Idéaliste

Le Comité de la Bibliothèque idéaliste lyonnaise a réuni, le 22 août, dans la salle de M. Bouvier, près de 200 invités, venus pour assister à une conférence de M. Rougier sur l'Astrologie. Le conférencier était déjà connu et c'est ce qui explique cette affluence inaccoutumée d'auditeurs, mais il s'est surpassé et sa conférence, malgré

l'aridité du sujet, a été fort admirée. Pendant deux heures M. Rougier a tenu son auditoire sous le charme de sa parole; avec une sûreté de langage, une variété de diction propres à captiver l'attention, sans se laisser entraîner hors du cadre qu'il s'était tracé par le moindre laisser-aller oratoire, il a étudié successivement : 1° la nature des forces astrales ; les astres considérés comme êtres vivants, leurs actions et réactions dans la vie universelle ; 2° le milieu influencé par les astres ; l'astral terrestre et l'astral humain (ou ciel humain de Paracelse), la transformation des forces invisibles en forces physiques ; 3° l'influence de la symphonie astrale sur chaque être en particulier, à un moment donné et spécialement au moment de la naissance où se crée une personnalité nouvelle; les déterminations de ces influences, la preuve expérimentale de la réalité de l'astrologie par les faits, et en particulier par l'hérédité astrale. Enfin M. Rougier a terminé sa conférence par une étude philosophique générale sur les astres considérés comme rouages de la vie universelle, comme signatures du destin, et mettant en parallèle les trois grands principes dont l'action simultanée règle les faits de l'univers: Providence, Volonté et Destin, il a montré pourquoi la puissance fatale des astres restera toujours inférieure à celle de la Volonté dans l'âme divine de l'homme, s'il s'unit à la Providence et comment le développement progressif de l'âme humaine arrive à l'affranchir de toute influence fatale.

Nous connaissions M. Rougier comme un savant trop modeste, comme un homme d'action grâce auquel la Bibliothèque idéaliste lyonnaise avait pu se fonder et se développer; il s'est montré, ce dimanche, orateur et philosophe.

Les applaudissements qui ont accueilli ses derniers mots n'avaient rien de conventionnel; on saluait joyeusement le maître qui venait de se révéler.

M. Bouvier, en remerciant l'orateur au nom de tous a rappelé son œuvre : cette Bibliothèque fondée si péniblement et qui contient aujourd'hui dans son nouveau local (35, *rue Vieille-Monnaie. Gérant*: *M. Jas*) plus d'un millier de volumes sur toutes les matières touchant aux sciences occultes; bibliothèque absolument indépendante,

ne relevant d'aucune secte et destinée à faciliter à tous les chercheurs leur travail. « Le meilleur témoignage de reconnaissance, a-t-il dit, que vous puissiez donner à M. Rougier pour sa captivante causerie et pour le bien qu'il vous a fait par son enseignement, c'est de l'aider dans cette œuvre, de faire connaître la Bibliothèque idéaliste lyonnaise et de vous inscrire — si ce n'est déjà fait — au nombre de ses abonnés. »

Et comme Lyon est la ville du cœur, où les paroles ont toujours été peu estimées quand elles ne s'accompagnaient pas d'actes, la conférence s'est terminée par une collecte au profit des vieillards pauvres, œuvre fondée par M. Bouvier.

Docteur Marc Haven.

LE JIU-JITSU

Notre confrère *La Correspondance Médicale* publie dans son numéro d'octobre 1905 la très intéressante étude suivante que nous reproduisons pour nos lecteurs.

N. D. L. D.

La presse politique et les revues sportives se sont beaucoup occupées, dans ces derniers temps, de la méthode de lutte, qui est de pratique courante au Japon, et qui est connue, dans ce pays, sous le nom de *Jujutsu*, qui, en français, se prononce jiu-jitsu. Importée de l'Extrême-Orient, à Londres d'abord et à Paris plus récemment, cette méthode, qui est en train de s'acclimater parmi nous, ne saurait laisser indifférente la grande masse du public médical. Aussi bien, les procédés multiples qu'elle met en œuvre ne visent pas seulement à rendre l'homme redoutable dans l'attaque et la défense, quand il se trouve en face d'un ou de plusieurs assaillants ; ils ont également pour objet de remédier, séance tenante, aux désordres fonctionnels causés par les coups heureux portés à l'adversaire, de le rappeler à la vie s'il y a lieu, quand il a été mis en état de mort apparente. Sans compter que la méthode,

considérée dans son ensemble et dans ses détails, est basée sur une connaissance assez minutieuse de l'anatomie des os et des jointures, et des rapports du squelette avec les principaux viscères. Elle intéresse donc le médecin au double point de vue de la théorie et de la pratique.

L'exposé, qui va suivre, des principaux procédés qui ressortissent au *jujutsu* nous a été rendu facile grâce à ce que nous sommes venus en possession d'une notice publiée sur ce sujet, en langue allemande, par le professeur Miura (1), de Tokio, d'après les données qui lui ont été fournies par son compatriote Inoue Keitaro, directeur d'une école où on enseigne le jujutsu. Nous ne ferons que reproduire textuellement les principales données contenues dans cette notice.

Au préalable nous croyons faire une remarque. Dans certaines revues sportives françaises, le jujutsu ou jiujtsu a été représenté comme ayant pour unique objectif immédiat de tordre les articulations d'un adversaire et de l'immobiliser ainsi, grâce à la douleur provoquée. « Le fait de contrarier violemment les articulations constitue le jiujitsu », a écrit M. G. Dubois, dans l'*Education physique* (1905, n° 16, p. 440). C'est là une inexactitude, ainsi que le lecteur pourra s'en convaincre par les renseignements qui vont suivre. En réalité le jujutsu se meut dans un programme beaucoup plus vaste ; ses moyens d'action sont des plus variés ; il vise à mettre la science au service de la force musculaire, de façon à faire donner à celle-ci le meilleur rendement, au prix du moindre effort, ce qui est le comble de l'adresse. N'empêche que le *bluff* entre pour une certaine part, dans l'admiration enthousiaste que les exercices de lutte japonaise suscitent chez les Européens non encore initiés aux secrets de ce genre de sport. Aussi bien, quand on analyse avec sang-froid les procédés qui ressortissent au jujutsu, on arrive très vite à cette constatation : que beaucoup sinon la plupart de ces « trucs » prétendus japonais sont mis couramment en pratique, chez nous, dans certains milieux professionnels — nous en fournirons des preuves — et que s'ils nous émerveillent

(1) K. Miura, *Ueber Jujutsu oder Yarvara*. Tokio, 1899.

tant, quand ils nous sont servis par des lutteurs nippons, l'agilité, bien connue, des habitants du Japon, leur insensibilité relative à la douleur y sont pour quelque chose, et l'entraînement systématique pour le reste.

Cela dit, nous allons entrer dans le vif de notre sujet.

*
* *

Jadis, le *jujutsu* constituait, au même titre que l'escrime, l'équitation, le tir à l'arc, etc., un chapitre très important de l'éducation des samuraï, ces redoutables guerriers du Japon. De nos jours, politiciens et amateurs s'adonnent encore avec ardeur à ce genre de sport, dans le pays du Soleil Levant, les uns pour apprendre à se protéger contre un adversaire éventuel, les autres en manière de simple gymnastique. On n'est pas bien fixé sur les origines du jujutsu, et nous croyons superflu de reproduire les principales traditions qui ont cours à ce sujet, au Japon. Qu'il nous suffise de dire que, dans son sens étymologique, le mot jujutsu signifie « gymnastique souple, élastique » ; aussi bien, le principe fondamental du jujutsu est-il de terrasser son adversaire, au prix du moindre déploiement de force.

Les voies et moyens pour atteindre ce résultat peuvent s'énoncer ainsi :

1° Mettre à profit les forces de l'adversaire ;

2° Echapper à ses attaques ;

3° Pendant la lutte, amener l'adversaire dans une position aussi défavorable que possible, tout en se maintenant en bonne position ;

4° Au moment d'une attaque, viser le point le plus faible de l'adversaire ;

5° Pour renverser celui-ci, utiliser surtout le mécanisme du levier ;

6° Pour maintenir l'adversaire une fois terrassé, immobiliser des jointures, comprimer des points dont la compression est particulièrement douloureuse, et ainsi de suite ;

7° Dans certaines attaques, chercher à faire perdre connaissance à l'adversaire, au moyen de chocs ou de coups portés sur certaines parties du corps.

Enfin ces divers exercices d'attaque et de défense com-

portent un complément, qui est de savoir rappeler à la vie un adversaire en état de syncope.

Somme toute, le jujutsu comprend quatre catégories d'exercices, à savoir : Le *Randori*, nom réservé à la lutte sans ordre défini ; il sert surtout d'exercice de gymnastique ;

Le *Kata*, c'est-à-dire la lutte en règle, qui comporte la mise en œuvre, dans un ordre systématique, d'artifices raisonnés ;

L'*Atemi* ou *Sappo*, c'est-à-dire l'art de mettre en état de syncope ou de tuer l'adversaire ;

Le *Kwatsu*, c'est-à-dire l'art de rappeler à la vie l'adversaire en état de mort apparente.

∴

I. *Randori*. — Ce nom s'applique à un genre de lutte qui vise à renverser l'adversaire et à le maintenir immobile. Il ne sera pas superflu de rappeler que pour nous maintenir dans l'attitude debout, sans grand effort musculaire, il faut que la verticale qui passe par le centre de gravité de notre corps touche le sol dans l'aire limitée, latéralement, par le bord externe de chaque pied. Dans l'attitude verticale, notre centre de gravité se trouve situé dans la seconde vertèbre sacrée, d'après Mayer, un peu plus en avant et au-dessus de la ligne de jonction des deux articulations coxo-fémorales, d'après Braune et Fischer ; la verticale qui passe par ce centre de gravité touche le sol en un point voisin du bord postérieur de l'aire susdite. Celle-ci, naturellement, augmente d'étendue, quand on écarte les pieds, et il va de soi aussi que le point d'affleurement de la verticale qui passe par le centre de gràvité se déplace lors des changements d'attitude. Sitôt qu'il franchit les limites de l'aire de sustentation, une chute s'en suivra forcément. Or, dans les diverses variétés de lutte, en honneur au Japon, le lutteur s'attache à observer ce principe fondamental qui est de maintenir le corps dans l'attitude rectiligne, « afin de concentrer sa force dans le nombril ou dans le bas ventre », suivant une locution populaire. Dans ces conditions, le diaphragme est fixé dans une position intermédiaire aux limites extrêmes de ses excursions nor-

males, et tant les muscles de la paroi abdominale que ceux du dos sont contractés de façon à maintenir dans les limites voulues la verticale qui passe par le centre de gravité. Pour ce qui concerne en particulier le *jujutsu*, les partisans de ce genre de sport attachent une grande importance au maintien du tronc en position verticale, dans les diverses attitudes du corps.

D'autre part, le lutteur s'attache à déplacer le centre de gravité de son adversaire. Pour y parvenir, il a recours à des manœuvres variées : petits mouvements de conversion, légères tractions ou pressions des membres ; l'adversaire est naturellement amené à suivre ces mouvements, et il lui arrivera ainsi de rapprocher la verticale, qui passe par son centre de gravité, des limites de l'aire de sustentation. D'autres manœuvres visent à provoquer le relâchement de certains muscles de l'adversaire, ou à réduire son aire de sustentation ; par exemple, en l'amenant à avancer lentement, on se donnera des chances de le surprendre, alors qu'il repose sur un seul pied.

Pour terrasser son adversaire, le lutteur japonais, avons-nous dit plus haut, utilise surtout le mécanisme du evier.

Ainsi dans l'exercice connu sous le nom de *Noborikake* le lutteur attire à lui l'adversaire, tout en l'obligeant à se déplacer; puis, saisissant le moment où son corps ne s'appuie plus que sur un seul pied, l'assaillant applique sa cuisse droite contre la surface externe de la cuisse gauche de l'adversaire ; tirant ensuite sur la manche droite de ce dernier, tout en pressant sur son épaule gauche, il fera basculer son corps autour de sa propre cuisse droite, de façon à le faire tomber.

Dans l'exercice connu sous le nom de *Ashiharai*, le lutteur applique la plante du pied contre la face externe de la jambe de l'adversaire, et il tire sur l'une des manches de ce dernier, en même temps qu'il exerce une pression sur l'épaule du côté opposé. Ce faisant, il utilise la plante de son pied comme point d'appui, pour faire basculer le corps de l'adversaire autour de ce point.

Dans les deux cas, le tronc et la jambe de l'adversaire constituent, grâce à l'immobilisation des jointures, un levier passablement rigide, divisé en deux bras, par le

point d'appui que représente la cuisse ou la pointe du pied de l'assaillant.

*
* *

Une autre particularité est digne de remarque : les muscles du corps humain sont disposés de telle sorte qu'ils produisent surtout des mouvements de flexion et d'extension, ou des mouvements latéraux quand ils se contractent d'un seul côté. Très limités sont les mouvements diagonaux, dirigés obliquement de gauche à droite et d'arrière en avant, ou de gauche à droite et d'avant en arrière. D'où cette déduction, d'effectuer les tractions et les pressions exclusivement dans une de ces directions obliques. En outre, ces mouvements ne devront pas être exécutés dans le sens rectiligne, mais dans le sens curviligne ou en vrille. En effet, un levier qui bascule autour de son point d'appui décrit toujours, avec ses extrémités, un arc ou un cercle. Or, dans les deux cas envisagés ci-dessus, l'assaillant vise à faire exécuter au corps de son adversaire un mouvement de bascule non seulement autour de son axe transversal, mais aussi autour de son axe longitudinal.

Dans l'exercice connu sous le nom de *Koshiguruma*, l'assaillant s'applique le corps de son adversaire sur ses propres lombes, et le fait basculer autour de ce point d'appui, pour le laisser glisser d'un côté sur le sol.

Il existe encore d'autres procédés de lutte, tous basés sur le principe du levier.

*
* *

D'autres exercices ont pour but de familiariser le lutteur à choir sans danger, quand il est terrassé par son adversaire. Le plus souvent ce résultat est obtenu grâce à ce que le lutteur qui tombe appuie avec le plat de la main sur le sol, avant que son corps ne touche terre. Grâce à son élasticité, le corps rebondit à la façon d'une balle en caoutchouc, et la tête ne vient pas en contact avec le sol. Au moment de se redresser, le lutteur frappe le sol avec un de ses talons, pour bénéficier de l'élasticité de ses tissus.

Le lutteur japonais ne s'attache pas uniquement à ren-

verser son adversaire ; il cherche aussi à immobiliser ses mouvements (*Katame* ou *Shime*). Pour y parvenir, il lui étreint solidement le cou, ou il lui tord un membre, il lui comprime une jointure, de telle sorte que le moindre mouvement lui occasionnera une violente douleur, s'il ne va pas jusqu'à provoquer une syncope.

∴

II. Kata. — Ce genre de lutte comprend une succession régulière de mouvements d'attaque et de défense, qui visent à renverser l'adversaire, à l'immobiliser, à lui porter des coups, des chocs, sur certaines parties de son corps. Quand on s'adonne au Kata, en manière de simple exercice, les mouvements en question sont simplement simulés ; les lutteurs sont vêtus d'un épais manteau en cotonnade, manteau tricoté afin d'être moins déchirable ; en outre, les membres inférieurs sont protégés par une culotte un peu ample. Enfin, lors des premières attaques, c'est le plus exercé des deux lutteurs qui joue le rôle passif, qui se tient sur la défensive, étant donnés les dangers de ce genre d'exercice.

Les deux lutteurs s'inclinent respectivement, et tandis que l'assaillant fond sur son adversaire, celui-ci cherche à éviter le choc, à l'aide d'un habile mouvement de conversion ; puis il attaque à son tour l'assaillant, le jette à terre, l'immobilise, simule un coup ou un choc, qui, dans une lutte pour de bon, mettrait hors de combat l'adversaire. Il ne lâche ce dernier qu'après que celui-ci aura frappé le sol avec la main ou le pied (pour demander grâce).

Le Kata comporte les exercices suivants : manière de se défendre dans la position assise, dans la position debout, quand les deux adversaires fondent l'un sur l'autre, quand l'attaque a lieu sous forme d'un coup, d'un heurt, quand elle se fait par derrière, quand l'assaillant est armé, etc. Somme toute, ce genre de lutte comporte des variantes en nombre indéfini ; naturellement ceux qui s'y font initier sont exercés d'abord aux procédés les plus simples, puis on les familiarise progressivement avec les procédés plus compliqués, en suivant un ordre méthodique.

Dans ces derniers temps, le directeur Inoué a mis en vogue, sous le nom de *Goshingutsu* (art de protéger le corps), une variante du Kata, qui offre le double avantage d'être très simple et de se prêter à l'instruction simultanée d'un grand nombre de personnes. Le professeur Miura, qui s'est fait initier à ce genre de sport, en a fait le plus grand éloge ; malheureusement il a négligé de fournir le moindre renseignement sur la nature des exercices que comporte le *Goshingutsu*.

Horoscopes d'essai.

Beaucoup de personnes sont quelque peu sceptiques, et naturellement hésitent à faire les frais d'un horoscope complet, sans savoir ce qu'elles obtiendront en échange de leur argent.

En ce cas nous conseillons de demander un *Horoscope d'essai*, dans lequel est donnée une brève définition du caractère, basée sur le signe du Zodiaque ascendant à la naissance, la planète gouvernante et la position occupée par celle-ci. Alors si ceci est correct, le thème peut être augmenté autant qu'on le désire. Les renseignements nécessaires pour un *Horoscape d'essai sont l'heure, la date et le lieu de naissance*. Envoyer un mandat ou bon de poste de 2 fr. (timbres-poste de 2 fr. 25) avec les renseignements ci-dessus énoncés. Nous nous engageons à rembourser l'argent si l'horoscope n'est pas juste.

Ecrire A. Miéville, villa Musset, 9, rue Jouvenet, Paris.

La méthode d'Alan Léo.

Alan Léo a deux méthodes de juger les nativités de ses clients.

I. Tous les horoscopes au-dessous de 50 francs sont jugés d'après des données rigoureusement scientifiques.

II. Dans tous les horoscopes de 50 francs et au-dessus, le jugement scientifique est combiné avec l'intuitif, chaque horoscope étant synthétisé par M. Alan Léon.

La méthode d'Alan Léo est garantie de donner des résultats certains. Des détails complets sont donnés dans une petite brochure de 32 pages envoyée gratis à quiconque

en fait la demande. Adresser toutes les communications à M. Miéville, villa Musset, 9, rue Jouvenet, Paris.

*
* *

Nous recevons d'E. Artarit un charmant ouvrage, publié chez Dujarric (50, rue des Saints-Pères), dont le titre seul est tout un poème : *Ci-gît un jour de jeunesse* ! Illusions perdues, jeunesse écoulée, joies trop vives, peines trop éphémères, cœur vide, cœur trop plein, amour, travail, fièvre, tout cela est synthétisé dans ces pages, enfantines parfois, philosophiques et sérieuses ensuite, intéressantes toujours, écrites par un Esprit sincère qui a entrepris le grand voyage dans les Palas intérieurs.

Vous, dont la jeunesse est loin, lisez ce petit livre, vous la retrouverez pour une heure ; vous, qui êtes jeunes, lisez-le encore, il vous aidera à vivre.

G. Phaneg.

*
* *

L'Etoile sainte, les Lys noirs, poèmes, par Albert Jounet, nouvelle édition in-18, avec portrait, 3 fr. 50. — Chacornac, éditeur, 11, quai Saint-Michel, Paris.

Ces poèmes, à leur apparition, furent loués des lettrés les plus délicats, des plus hauts stylistes. « En lisant les vers de *l'Etoile sainte*, des *Lys noirs*, écrivait Anatole France dans *le Temps*, on est pénétré d'une douceur mystique. M. Jounet, biblique et baudelairien, rappelle Lamartine par la fluidité et Verlaine par certaines délicatesses d'inflexion. » Maurice Bouchor compara *l'Etoile sainte* à Shelley « pour la violence et la pureté du sentiment ». — « De ce mélancolique et somptueux bouquet de *Lys noirs*, affirmait Victor-Emile Michelet, le poète de *la Porte d'Or*, émane une impression de nouvelle beauté. Je ne connais guère que Hugo et Baudelaire qui synthétisent un monde de sensations indéfinies en une brève formule avec un bonheur égal. » Et encore, à propos d'un sonnet : « Ne dirait-on pas d'un de ces groupes d'où Rodin, le tout-puissant dompteur de la pierre, fait rayonner un ensemble d'aspirations vertigineuses, de nostalgies farouches et de

douloureuse beauté ? » Les poèmes objet de telles appréciations étaient devenus introuvables. La maison Chacornac en donne une nouvelle édition augmentée, où le sens philosophique apparaît avec plus de force et que précède un *Prooemium* en prose, traitant avec décision des plus élevés problèmes d'esthétique et de pensée, et proclamant la doctrine audacieuse du *Théopanthéisme.*

*
* *

L'Islam, par MUHAMMAD ADIL SCHMITZ DU MOULIN. Librairie G. Ficker, rue de Savoie, 5, Paris. Prix : 5 francs.

L'éditeur Ficker, rue de Savoie, 5, publie sous ce titre un livre d'un puissant intérêt. L'auteur y expose la doctrine, la morale et la civilisation de l'Islam. Au fur et à mesure que le lecteur avance dans la lecture de ce livre captivant, ses préjugés contre le monde musulman tombent et s'évanouissent. Bien plus, l'auteur compare la civilisation européenne à la culture des musulmans, dont la vie tout imprégnée de religion et de vertus domestiques, contraste si étrangement avec l'impiété, la dépravation et la rapacité des Européens, et la comparaison n'est pas en faveur de ces derniers. Parmi les chapitres les plus saisissants, nous mentionnerons le harem, dont l'auteur nous dévoile tous les secrets, la guerre sainte, les femmes de Mouhammad, et une série de tableaux d'un réalisme effrayant, où il nous montre ce qui se cache sous le nom de colonisation européenne en Asie, en Afrique et en Océanie. Après la lecture de ce livre, on ne peut s'empêcher d'estimer et d'admirer les musulmans, ces victimes éternelles des intrigues européennes.

Ce volume forme le deuxième de la collection : *Les Chevaliers de la Lumière.*

*
* *

Magnétisme Curatif, par A. BUÉ, Chacornac, éditeur.

Cet ouvrage, véritable encyclopédie du magnétisme appliqué à la guérison des malades, comprend trois par-

ties ; ces trois parties, indépendantes l'une de l'autre, forment un tout très complet, avec portraits et figures dan-le texte, indispensable à tous ceux qui veulent faire une étude sérieuse du Magnétisme.

PREMIÈRE PARTIE. — **Manuel Technique**, guide succinct et pratique, basé sur les méthodes anciennes et modernes, indiquant sous la forme la plus simple les principes et les meilleurs procédés d'application; *vades mecum* de l'étudiant magnétiseur (1 vol. in-16, prix : 3 francs), 4e édition.

DEUXIÈME PARTIE. — **Psycho-Physiologie**, comprenant : hypnotisme, somnambulisme, sommeil provoqué, catalepsie, léthargie, suggestion mentale, clairvoyance, loi phénoménale de la vie; établissant les différences qui existent entre le *magnétisme* et l'*hypnotisme*, la valeur respective de ces procédés et les ressources curatives qu'on peut en tirer; très nombreux exemples de cures remarquables obtenues par le magnétisme; exposé et discussion de l'idée sur laquelle repose la doctrine mesmérienne : *Il n'y a qu'une vie, qu'une santé, qu'une maladie, qu'un remède* ! en accord avec l'unité de plan de la nature (1 vol. in-16, prix : 4 francs).

TROISIÈME PARTIE. — **Pathologie Thérapeutique.** *Essai de Synthèse dynamique*, contenant, par lettres alphabétiques, la nomenclature des maladies avec aperçus tout nouveaux sur leur étiologie, leur pathogénie, leur symptomatologie et leur traitement.

L'auteur, en expliquant les liens de rapport qui existent entre les organismes vivants et les lois du dynamisme universel, s'attache à démontrer que la maladie loin d'avoir le caractère de matérialité morbifique qu'on lui prête et de dériver de l'organe ou d'un principe extérieur à l'organisme, résulte d'un *désaccord dynamique* entre la tension interne et la tension antagoniste des forces cosmiques ambiantes.

Sous l'impulsion de ce *désaccord dynamique*, les fonctions se détraquent, les éléments vitaux se pervertissent, les tissus se désagrègent, et ils ne font retour ensuite à leur état normal que lorsque *l'équilibre tonal* est rétabli.

Dans ces conditions le procédé le plus simple, le plus sûr, le plus exempt de danger et en même temps le plus d'accord avec la *loi naturelle d'équilibre* qui préside virtuellement au fonctionnement organique, est le *Magnétisme*, dont l'action sur le système nerveux favorise si merveilleusement le mouvement de régression indispensable au retour de *l'équilibre tonal*.

Chaque maladie présentée d'abord au point de vue de l'école officielle est ensuite discutée, d'après les principes de la nouvelle méthode, et les procédés magnétiques les mieux appropriés à chacune d'elles sont indiqués avec de nombreux exemples à l'appui (2 vol. in-18 de 350 à 400 pages, pour paraître prochainement).

REVUE DES REVUES

Le *Journal du magnétisme* renferme dans son n° 11 un extrait de l'ouvrage de M. Durville sur le magnétisme personnel. Je ne sais s'il serait possible de louer tout l'ouvrage, mais sûrement le chapitre qui sera donné cette fois pourrait être signé par un occultiste chrétien. La parole si vivante : *Aimez-vous les uns les autres* y est parfaitement développée et la conclusion que, pour acquérir ce que M. Durville appelle l'influence personnelle, il faut faire du bien à ceux qui nous font du mal, est tout à fait juste. Je n'en dirai pas autant de la pratique appelée l'isolement. Il y a là en germe et incomplète une pratique de Yoga indoue qui, faite en Occident et sans maître, pourrait donner de très fâcheux résultats. C'est tuer beaucoup d'êtres vivants sur lesquels nous n'avons aucun droit et mettre notre volonté là où elle n'a que faire. Nous devons tenir le miroir passif de notre conscience constamment en état de refléter ce que le Ciel voudra y inscrire et c'est peut-être au moment où nous aurons ainsi fermé la porte, qu'un enseignement de haute impor-

tance viendra, et peut-être, une fois rejeté, se passera-t-il un long temps avant qu'il ne revienne. Nous ne pouvons devenir maître de nous-même qu'en inclinant d'abord et en soumettant notre orgueil à l'énorme puissance du Ciel. C'est un trésor qu'il saura bien nous rendre au centuple, lorsqu'il en sera temps. Tout entraînement volontaire est donc mauvais, parce que nous ne *savons pas* ; parce que nous ne connaissons ni cet organisme invisible sur lequel nous voulons agir imprudemment, ni les plans dans lesquels il se meut.

La même revue donne aussi le cours de physiologie synthétique de Papus. Tous ceux qui n'ont pu suivre ces cours si importants sauront gré à M. Durville de les publier, ainsi que l'intéressant petit cours d'astrologie de M. J. Bricaud.

Les Nouveaux Horizons contiennent des articles sur le spiritisme par M. Sage. J'ai déjà souvent parlé de cette étude. Cette fois, l'auteur consacre des pages d'une philosophie réellement pure et élevée à l'Idée et son pouvoir. Il y a des considérations sur les réactions du moral, sur le physique et sur les passions qui sont fort intéressantes. Il n'arrive pas à la conclusion qui nous est chère, qu'il ne faut pas lutter contre ses passions, mais les évoluer. Il croit même que le Sage doit dire à sa passion : tu n'iras pas plus loin. Mais tout de même il y a beaucoup de choses très logiques et très vraies. Par exemple cette constatation : « Le seul vrai médecin, c'est l'Apôtre qui rayonne la bonté. » « La mort ne *peut* être qu'un changement d'*état*, car la *destruction* d'un esprit ne se peut concevoir. » Em. Delabel continue sa savante étude sur le Cycle Métallique. Il fait pressentir toutes les conséquences qui dérivent normalement de la possibilité de donner à un corps de l'énergie sans élever sa température. On peut ainsi changer son équilibre interne, c'est-à-dire le transmuter, l'évoluer. Le docteur Geley étudie la manière de faire progresser les études spirites. Parmi les moyens qu'il donne nous relevons celui-ci : Etablir une société dans laquelle tous les membres promettraient de s'efforcer de donner après leur mort des preuves fixées d'avance de leur identité. Pour cela chacun aurait constitué un dossier comprenant signalement, physique, caractère, professions,

écriture, photographie, etc. Il faudrait alors pour que l'on croie bien que c'est vous qui revenez, reproduire ce dossier, soit en inspirant un médium, soit en vous matérialisant. Il faudrait même que vous écriviez les mêmes mots que vous auriez laissés sous enveloppe de votre vivant. Qu'en pensez-vous, ami lecteur ? et auriez-vous cru que le désir *d'être scientifique* pût aller jusque-là ?

La *Revue du spiritisme*, toujours le mieux informé des journaux spirites, commence dans son numéro d'octobre une étude critique de Delanne sur les phénomènes de la Villa Carmen dont j'ai plusieurs fois parlé dans ces pages. Je crois que ce travail sera très utile, car les phénomènes constatés en Algérie sont tellement incroyables qu'ils ont soulevé d'assez sérieuses objections. Dans le même numéro on lira avec grand intérêt le récit des trois séances avec le médium *Ehred*. C'est on ne peut plus concluant et pourtant les personnes qui en ont été témoins seront seules à croire. Pour tous les autres, cela ne produira rien. Pour être persuadé des matérialisations, il faut ou les avoir vues dans des conditions rares et exceptionnelles et encore après en avoir étudié les lois, ou en avoir la certitude intime d'après ce qu'on peut connaître déjà du monde invisible. On lira aussi avec intérêt la réimpression du curieux cas de dédoublement de la vie observé jadis par le docteur Azam, de Bordeaux. Cela paraît se rapporter à ce que l'occultisme appelle des étages, c'est-à-dire la perception successive de deux incarnations différentes. L'esprit se souvient. Peut-être aussi dans quelque cas y aurait-il l'action de deux esprits différents sur le même corps.

Dans son numéro d'octobre, la *Revue du spiritualisme moderne* continue l'histoire d'une âme, par le docteur de Faremont. Il décrit, cette fois, l'Ange de la mort annonçant aux hommes la punition de la Terre, mais aussi l'Espérance, appelée par les prières et les larmes des Anges de la Terre. A signaler aussi la reproduction d'une conférence de J. Hervy sur l'évolution par la souffrance ; un cas d'écriture dans une langue inconnue du médium dans lequel L. Chevreuil critique l'absolu de la conclusion de M. Richet au sujet de ce phénomène. Enfin des conseils pratiques par Mme de Komar. C'est la traduction d'un

ouvrage spirite obtenu par l'écriture — on sait combien ces messages sont d'origine difficile à établir. Du reste, il importe peu que ces lignes viennent de M. Stead ou d'un Esprit désincarné. Ce qui est important, c'est de savoir si l'inspiration en est bonne ou mauvaise. Or dans les conseils de Julia on sent terriblement les fameuses idées anglo-américaines sur l'*influence personnelle*, le développement psychique, etc. Il y a dans la pratique décrite par Julia tous les dangers inhérents à la recherche volontaire d'un pouvoir, qui ne nous est pas donné par l'Invisible. En admettant que nous l'atteignons, comment le supporterons-nous ? et ses conséquences dans tous les plans qu'en ferons-nous ? Toutes ces choses doivent éclore normalement en nous, la perception de l'invisible est une arme qui nous est donnée pour combattre, non autre chose. Que les lecteurs du *Spiritualisme moderne* comprennent bien cette pensée et ils verront qu'elle est vraie.

Le Progrès spirite d'octobre publie, entre autres études, la suite du travail de L. de Faget sur le spiritisme. Je suis bien de son avis sur l'origine invisible de la charmante communication qu'il donne, mais pourquoi croire toujours à un esprit étranger ? Nous ne savons pas assez ce qu'est le nôtre pour pouvoir affirmer qu'il ne peut sortir de sa sphère ordinaire de manifestation. Notre cerveau, si nous avons su le réduire à son rôle passif de miroir peu refléter des vérités de plus en plus hautes et très étrangères parfois à nos connaissances habituelles. A lire encore de bonnes idées sur le suicide par L. de Faget.

La Revue spirite d'octobre donne une étude de Grimard sur le matérialisme et le spiritualisme, éternelle question, pages retrouvées par Le Dauvel, qui me semble plutôt philosophique que spirite et une communication sur les Sens dans l'Espace ; ce qu'un occultiste appellerait la perception dans l'Etat astral.

L'Esprit qui a dicté ces lignes est bien peu dégagé, car on ne trouve dans les explications qu'il donne que des perceptions plus intenses, mais non la description de sensations qui sont extrêmement différentes des nôtres, non seulement en étendue, mais surtout en essence. Une bonne traduction d'un article de Luce e Ombra sur le médium

Bailey, permet de se rendre compte des curieux phénomènes d'apport produits par ce médium. Les conclusions lui semblent plutôt favorables. A citer aussi un cas bien observé d'un fait inconnu de tout le monde et annoncé par l'écriture dans un groupe spirite, huit mois avant sa vérification. Il y a eu là certainement ou clairvoyance du médium, lecture en astral de l'image de l'événement, ou bien action d'un Esprit indépendant. Parmi les revues étrangères, citons *Modern Astrology*, une revue anglaise qui paraît parfaitement dirigée. Elle publie d'intéressantes considérations sur l'action de la clairvoyance simple annonçant un fait vu aussi à l'aide des calculs astrologiques, les dates favorables ou non des naissances, un calendrier pour le mois, etc.

Le *Light*, dont nous avons reçu plusieurs numéros, est toujours recommandé à tous les spiritualistes lisant l'anglais. Ils y trouveront des articles philosophiques, des récits de faits bien observés et la reproduction de conférences très intéressantes et instructives.

G. Phaneg.



Le Gérant : Encausse.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

A 30 centimes

ALBERT (*d'Angers*). — *Le Magnétisme curatif devant l'Eglise.*

CHESNAIS. — *Le Trésor du foyer.* Contenant une foule de recettes d'une application journalière, des Conseils pour éviter et guérir un grand nombre de maladies, etc.

DEBOISSOUZE. — *Guérison immédiate de la peste*, de toutes les maladies infectieuses et autres maladies aiguës et chroniques, 2e édition.

H. DURVILLE. — *Le Massage et le Magnétisme* sous l'empire de la loi du 30 novembre 1902 sur l'exercice de la médecine.

— *Le Magnétisme considéré comme agent lumineux*, avec 13 figures.

— *Le Magnétisme des animaux.* Zoothérapie. Polarité.

— *L'Enseignement du Magnétisme à l'Ecole pratique de Massage et de Magnétisme.* Règlement statutaire, Programme et Renseignements.

LUCIE GRANGE. — *Manuel de Spiritisme.*

GRAPHOLOGIE *pour Tous.* — Exposé des principaux signes permettant très facilement de connaître les qualités ou les défauts des autres par l'examen de leur écriture, etc., avec figures.

LEBEL. — *Essai d'Initiation à la Vie spirituelle.*

MOUROUX. — *Le Magnétisme et la justice française devant les Droits de l'homme.* Mon Procès.

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE. — Manifeste adressé au Congrès spiritualiste de Londres, par le *Syndicat de la Presse spiritualiste de France.*

A 20 centimes

DANIAUD. — I. L'*Art médical.* — II. *Note sur l'Enseignement et la pratique de la médecine en Chine*, par un LETTRÉ CHINOIS. — III. *Extrait de la Correspondance* (Congrès du libre exercice de la médecine). — IV. *Articles de journaux* sur le même sujet.

F. DE CHAMPVILLE. — *La Science psychique*, d'après l'œuvre de M. *Simonin*, avec 1 figure

JOUNET. — *Principes généraux de Science psychique.*

— *La Doctrine catholique et le Corps psychique.*

PAPUS. — *L'Occultisme.*

— *Le Spiritisme.*

ROUXEL. — *La Liberté de la médecine*, Pratique médicale chez les anciens.

BIBLIOTHÈQUE DU MAGNÉTISME et des Sciences occultes (Bibliothèque roulante.) Prêt à domicile. *Catalogue des ouvrages de langue française.*

PORTRAITS
Photographies et Phototypies à 1 franc

ALLAN KARDEC, CAHAGNET, COLAVIDA, DELEUZE, H. DURVILLE, C. FLAMMARION, LUCIE GRANGE, VAN HELMONT, *le Zouave*, JACOB, LUYS, PAPUS, RICARD, ROSTAN, SALVERTE.

Le Professeur H. DURVILLE dans son cabinet de travail.

Le Tombeau d'ALLAN KARDEC. — *Divers Portraits rares.*

En Photogravure à 50 centimes

AGRIPPA, ALLAN KARDEC, APOLLONIUS DE THYANE, BERTRAND, BRAID, BUÉ, CAGLIOSTRO, CAHAGNET, CHARCOT, CHARPIGNON, W. CROOKES, DELANNE, DELEUZE, LÉON DENIS, DURAND (de GROS), DURVILLE *en 1901*, DURVILLE *en 1872, 1887, 1901, 1903*, ELIPHAS LÉVI, G. FABIUS, DE CHAMPVILLE, GREATRAKES, VAN HELMONT, KIRCHER, *l'abbé* JULIO, LAFONTAINE, LAVATER, LIÉBEAULT, LUYS, MESMER, MOUROUX, Dr MOUTIN, PAPUS, PARACELSE, PETETIN, DU POTET, le marquis de PUYSÉGUR, RICARD, DE ROCHAS, ROGER BACON, SAINT-YVES D'ALVEYDRE, SURVILLE, SWEDENBORG, TESTE.

Nota. — A la condition d'être demandés directement à la *Librairie initiatique*, 23, rue Saint-Merri, tous les *Ouvrages de propagande*, ainsi que les Portraits et Photogravures sont vendus avec les réductions suivantes :

Par 500	exemplaires,	assortis	ou non,	50 0/0	de remise:
100	—	—	—	40 0/0	—
50	—	—	—	33 0/0	—
25	—	—	—	25 0/0	—
10	—	—	—	10 0/0	—